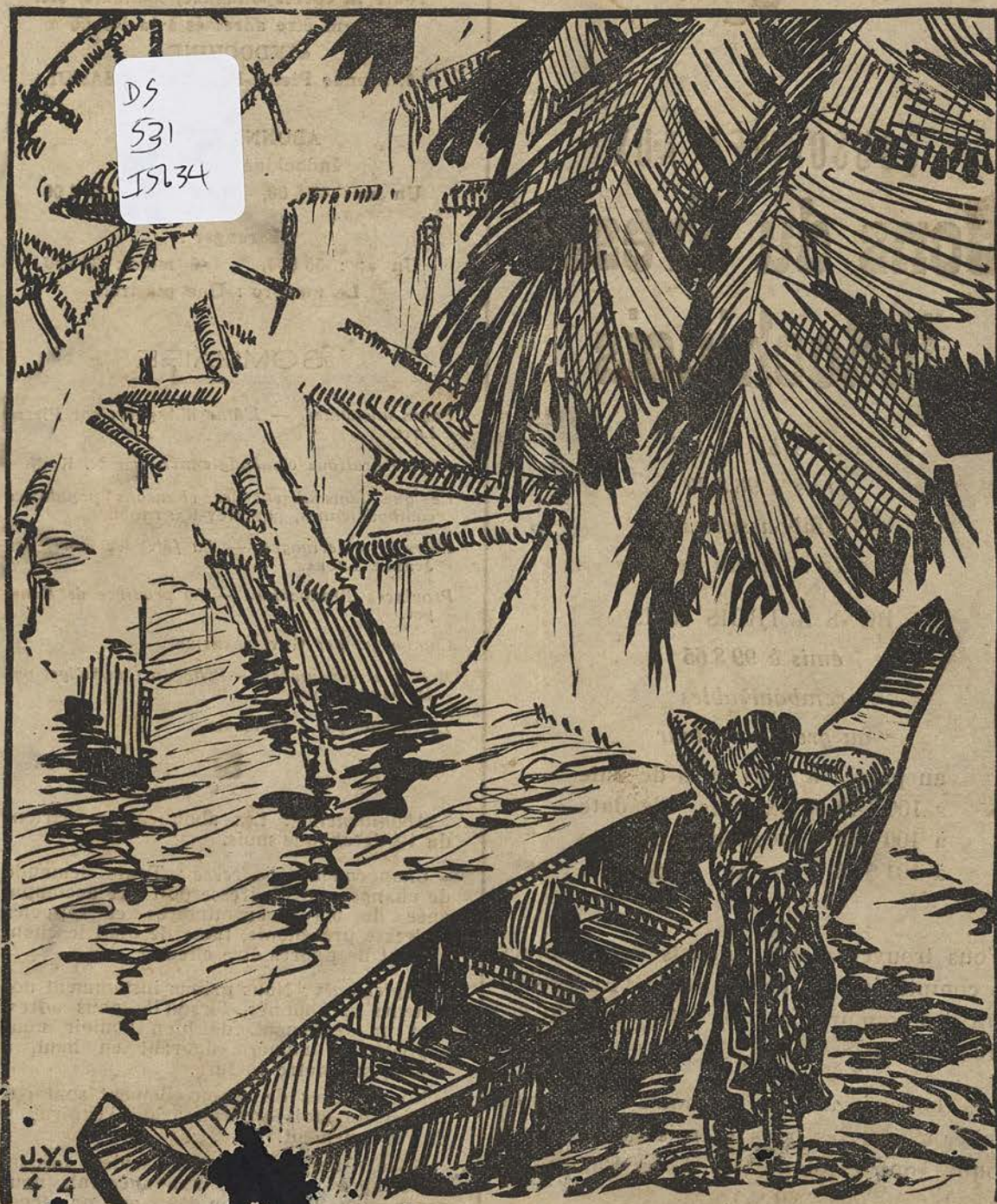


INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ



CAMBODGE. — La «loria».

(Bois gravé de Manh-Quynh
d'après un dessin original de J. Y. C.)

VOTRE INTERET

VOTRE DEVOIR

*Ne laissez pas vos capitaux improductifs
Donnez sans hésiter votre appui
au Gouvernement.*



SOUSCRIVEZ AUX **Bons du Trésor indochinois**

BONS A UN AN

émis à 98 \$ 30

remboursables

au pair à un an de date

BONS A TROIS MOIS

émis à 99 \$ 65

remboursables

au gré du porteur

au pair à trois mois de date

à 100 \$ 40 à six mois de date

à 100 \$ 85 à neuf mois de date

à 101 \$ 35 à un an de date

Vous trouverez aux guichets des Banques, des comptables du Trésor et de l'Enregistrement des coupures de 50, 100, 1.000, 10.000 et 100.000 piastres.

Les bons à un an à moins de 6 mois d'échéance, et les bons à trois mois à toute époque sont escomptables à la Banque de l'Indochine (Taux 2,50 %).

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRE

5^e Année - N° 218

2 Novembre 1944

Edité par
L'ASSOCIATION ALEXANDRE-DE-RHODES
6, avenue Pierre-Pasquier — HANOI

Toute la correspondance, mandats, etc.
doivent être adressés à la Revue
« INDOCHINE »
6, avenue Pierre-Pasquier — HANOI

ABONNEMENTS :
Indochine et France :
Un an : 40 \$ 00, 6 mois : 25 \$ 00

Etranger :
Un an : 55 \$ 00, 6 mois : 35 \$ 00
Le numéro : Une piastre.

SOMMAIRE

Pages anciennes. — L'âme d'Angkor, par Pierre LOTI.

Les décorations cambodgiennes, par N. K. N.

Ce que nous disent les chansons populaires cambodgiennes, par HUY-KANTHOUL.

Fêtes et Pèlerinages. — La fête des eaux, par Jeanne LEUBA.

Provinces d'Indochine. — La province de Kampot.

Cambodge, par GUY ISSARTIER.

Mœurs et coutumes. — Echo du Cambodge, par M. ALLOUARD.

Le Bridge, par L. POULAIN.

Abonnements : Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois.

Changements d'adresse : Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 0 \$ 40 en timbres et rappeler l'adresse précédente, faute de quoi le changement ne pourra être effectué.

Règlements : Nous prions instamment nos lecteurs et abonnés, lorsqu'ils nous adressent un règlement, de bien vouloir nous rappeler le numéro figurant en haut, à droite, sur notre facture.

Nos factures de renouvellement sont envoyées un mois environ avant l'expiration de l'abonnement.

Si le règlement nous parvient pas un mois après l'expiration de l'abonnement, nous serons dans l'obligation d'envoyer un recouvrement postal et les frais en seront à la charge de l'abonné. Aucun règlement par acompte n'est accepté.

PAGES ANCIENNES

L'ÂME D'ANGKOR

par Pierre LOTI

CE temple est un des lieux du monde où les hommes ont entassé le plus de pierres, accumulé le plus de sculptures, d'ornements, de rinceaux, de fleurs et de visages. Ce n'est pas simple comme les belles lignes de Thèbes ou de Baalbeck. C'est déroutant de complication aussi bien que d'énormité. Des monstres gardent tous les perrons, toutes les entrées ; les divines Apsâras, en groupes répétés indéfiniment, se montrent partout entre les lianes retombantes. Et, à première vue, rien ne se démêle ; on ne perçoit que désordre et profusion dans cette colline de blocs ciselés, au faite de laquelle ont jailli les grandes tours.

Mais, dès que l'on observe un peu, une symétrie parfaite s'affirme au contraire du haut en bas. La colline de sculptures forme une pyramide carrée, à trois gradins, dont la base a plus d'un kilomètre de pourtour, et c'est sur le troisième de ces gradins, tout en haut, que se trouve sans doute le lieu saint par excellence. Il faut donc monter — je m'y attendais —, monter par des marches roides et déjetées, entre les Apsâras souriantes, les lions accroupis, les serpents sacrés étalant comme un éventail leurs sept têtes, et les verdure languides qu'aucun souffle en ce moment ne remue, monter en hâte, pour avoir le temps d'arriver avant que l'ondée commence. En venant ici, ce matin, j'avais prévu que cette ascension se ferait sous le soleil et le ciel bleu, avec des souffles d'air agitant les branches, avec partout des bruits d'oiseaux, d'insectes ou de reptiles en fuite devant mes pas. Mais ces mornes immobilités m'intimident ; je n'étais pas préparé à ce silence d'attente, ni à ce ciel noir... Non, mon arrivée n'éveille aucun mouvement, aucun bruit, et même je ne perçois plus qu'à peine, au lointain, le chant de ces bonzes qui psalmodient sans trêve aux pieds du temple.

Cependant me voici sur la première des trois plates-formes. Et là se dresse devant moi le second étage, « d'une hauteur double de celle du premier », m'offrant des escaliers plus abrupts, plus gardés par des sourires ou des rictus de pierre. Il est entouré sur ses quatre faces d'une galerie voûtée, sorte de cloître immense et pompeusement superbe, avec cet excès de ciselures, ces portiques trop couronnés d'étranges frontons, avec ces fenêtres trop étroites dont les barreaux de grès, déjà trop massifs, se rapprochent comme pour mieux vous emprisonner. Délabrement extrême partout. A l'intérieur, décoration plus simple que dans les couloirs d'enbas ; il y fait humide, sombre, et on y sent une intolérable odeur de chauves-souris : elles garnissent la voûte, ces dormeuses suspendues !... A cette hauteur, on n'entend plus rien de la litanie des bonzes, et le silence est si profond que l'on ose à peine marcher.

Seconde plate-forme entourée comme la première de son cloître aux façades aussi ouvragées que les plus patientes broderies. Là, on aurait le droit de se croire presque arrivé ; mais voici que le troisième étage surgit, « d'une hauteur double de celle du second », et le monumental escalier qui y mène, avec ses marches usées où l'herbe pousse, est roide à donner le vertige ; les dieux sans doute veulent se faire plus inaccessibles à mesure que l'on essaie de s'en rapprocher. Vraiment, on dirait que le temple grandit, s'allonge, s'étire vers le ciel obscur, et c'est un peu comme dans ces

rêves fatigants où l'on s'acharne vers un but qui s'enfuit... Il doit y en avoir quatre, de ces escaliers que les Apsâras surveillent, un sur chacune des faces de l'énorme piédestal ; mais je n'ai pas le temps de choisir le meilleur, car l'ombre des nuages s'épaissit toujours et l'ondée est proche. Je monte, en courant presque, et la forêt, la forêt souveraine, semble monter en même temps que moi ; elle commence à déployer de toutes parts son cercle à l'horizon comme une mer.

Troisième plate-forme carrée, ayant de même son cloître de bordure, aux façades ciselées plus magnifiquement encore. En haut-relief sur les murailles, toujours les Apsâras qui se tiennent par groupes, m'accueillant avec des sourires de moquerie discrète, les yeux à demi clos. A cet étage supérieur, où j'atteins la base des grandes tours et les portes mêmes du sanctuaire, je dois être à plus de trente mètres au-dessus des plaines. Maintenant l'illusion se fait inverse : il me semblerait plutôt que c'est le temple qui vient de s'affaisser dans la forêt ; à le voir d'ici, on le dirait submergé, noyé au milieu de la verdure ; au-dessous de moi, trois assises graduées de cloîtres, des portiques à haute couronne, des voûtes somptueuses, à peine infléchies par les siècles, ont comme plongé dans les arbres, dans la muette étendue des arbres dont les cimes, au loin et à perte de vue, simulent des ondulations de houle...

La pluie ! Quelques premières gouttes, étonnamment larges et pesantes, pour avertir. Et puis, tout de suite, le tambourinement général sur les feuilles, des torrents d'eau qui s'abattent en fureur. Alors, par un portique, dont le fronton surchargé imite des flammes et des cornes, j'entre en courant m'abriter enfin dans ce qui doit être le sanctuaire même.

J'attendais une salle immense où je serais seul, et ce n'est encore qu'une galerie infiniment longue, mais étroite, oppressante, sinistre, où je frémis presque de rencontrer, dans le demi-jour de l'averse et des fenêtres trop grillées, beaucoup de monde immobile, du monde mangé par les vers, des dieux-cadavres, des dieux-fantômes, assis ou effondrés le long des parois.

La plupart ont la taille humaine, mais quelques-uns sont géants, et d'autres sont nains ; il y en a d'un gris terreux, il y en a d'une rougeur sanguinolente, et çà et là des dorures, comme aux masques des momies, brillent encore sur certains visages ; beaucoup n'ont plus de mains, plus de bras, plus de tête, et un amas de fiente de chauves-souris enfle leur dos, déforme leurs épaules... Oh ! Dès qu'on lève les yeux, quel dégoût ! Ici, plus encore qu'en bas, elles tapissent entièrement les plafonds de pierre, ces petites pochettes en velours qui pendent accrochées par des griffes et que le moindre bruit déploierait toutes pour en faire un tourbillon d'ailes... Intérieurement les épaisses parois noirâtres, dépourvues de tout dessin, disparaissent à moitié sous de fines draperies, comme des crêpes funéraires, qui sont l'œuvre d'araignées innombrables. Au dehors, on entend l'averse qui fait rage, tout est inondé, tout ruisselle en cascades. On respire de la vapeur chaude, à la fois fétide et musquée. Dans cette longue galerie, on se sent trop enfermé par le rapprochement des murailles aussi bien que par l'énormité des fuseaux de grès masquant les ouvertures ; et cependant le cercle de l'horizon, aperçu entre ces barreaux des fenêtres, maintient la notion de l'altitude : on n'oublie pas que l'on domine, du haut de cette sorte de prison aérienne, l'infini de la forêt mouillée.

Le voilà donc ce sanctuaire qui hantait jadis mon imagination d'enfant et où je ne suis monté qu'après tant de courses par le monde, quand c'est déjà le soir de ma vie errante ! Il me fait lugubre accueil ; je ne m'étais pas représenté ces torrents de pluie, cet enfermement parmi les toiles d'araignée, ni ma solitude de cette heure au milieu de tant de dieux-fantômes. Il y a surtout un personnage là-bas, rougeâtre comme un cadavre écorché, dont les pieds s'émiettent de vermoulure et qui, pour ne

pas choir encore, s'appuie de travers contre la muraille, renversant à demi son visage aux lèvres rouges : c'est de lui, semble-t-il, qu'émanent tout le silence et toute l'indicible tristesse du lieu.

Prisonnier là tant que va durer l'orage, d'abord je m'approche d'une fenêtre, instinctivement, pour chercher plus d'air, échapper à l'odeur des chauves-souris. Et, entre les rigides barreaux fuselés, je regarde dévaler au-dessous de moi la masse architecturale que je viens de gravir. Aux flancs des ruines, toutes les verdurees fléchissent et tremblent, accablées par le tumultueux arrosage ; les légions d'Apsâras, les grands serpents sacrés et les monstres accroupis aux seuils d'escaliers, semblent courber la tête sous le déluge quotidien qui, depuis des saisons sans nombre, les use à force de les laver. On entend de plus en plus l'eau crépiter, fuir par mille ruisseaux.

Pour discerner le plan d'ensemble de cette troisième et plus haute plate-forme, il faudrait pouvoir sortir ; mais la lumière continue de baisser, comme si c'était le crépuscule au lieu du matin, l'horizon des forêts s'embrume tout à fait sous les rideaux plus opaques de la pluie, donc cela durera bien une heure. Force m'est de rester à l'abri, et, dans cette persistante pénombre d'éclipse, me sentant suivi par les sourires cadavéreux de toute cette assemblée de Bouddhas qui me regardent, je m'avance vers ce qui doit être le centre et le cœur même d'Angkor-Vat.

Je marche doucement sur les couches de poussière et de fiente semées de plumes de hibou. Les grosses araignées velues, qui ont tissé les multiples draperies, se tiennent immobiles et au guet.

En plus de ce qui tombe sans cesse de la voûte, des petits tas de fleurs flétries et d'encens brûlé s'élèvent devant toutes les idoles, attestant qu'on les vénère toujours. Pourquoi cependant ne pas les épousseter un peu quand on vient leur faire visite ? Et puis, dans quel désordre on les a laissées ! Les petites, les grandes, les colossales, pêle-mêle comme après une déroute. A l'époque indéterminée du sac de la ville et du pillage du temple, on a dû les renverser toutes et les traîner à terre. Plus tard, la pitié des Siamois les a remises debout, autant que possible, mais en groupement quelconque le long des murailles, celles en grès dur ou celles en bois vermoulu qui s'émiettent au moindre contact, celles qui n'ont plus de couleur, ou celles qui ont encore des robes rouges et des visages dorés. (Et, de crainte d'en oublier une seule dans leurs hommages, les pèlerins qui viennent ici passent des heures, paraît-il, à parcourir les galeries sans fin où elles reposent.) Statues bouddhiques, déjà plusieurs fois centenaires, elles furent cependant des nouvelles venues, des intruses toutes neuves dans ce temple d'un culte beaucoup plus ancien ; mais, après avoir supplanté les images de Brahma, dieu primitif d'Angkor, les voici qui tombent à leur tour, détruites par le temps.

Les dalles sont assez feutrées d'immondices et de cendre pour assourdir mon pas, et, sans que les milliers de petites oreilles m'entendent là-haut, je puis m'acheminer vers le fond plus obscur de la galerie, entre les deux rangs de personnages muets. Ce fond, c'était jadis le Saint des Saints, le lieu où devait trôner le Brahma suprême ; mais il a été muré en des temps que l'on ne sait plus.

Et, devant ce mur — qui sans doute enferme encore l'idole terrible et peut-être la conserve aussi intacte qu'une momie dans son sarcophage — un Bouddha très gigantesque, dominateur et doux, est venu des siècles s'asseoir, croisant les jambes et fermant à demi ses yeux baissés ; depuis tant de siècles que les araignées l'ont patiemment drapé de mouselines noires pour éteindre ses dorures et que les chauves-souris ont en le temps d'amonceler sur lui leur fiente en épais manteau. La peuplade des horribles petites bêtes somnolentes forme à cette heure au-dessus de

son front comme un dais capitoné de peluche brune, et la pluie, qui s'obstine à ruisseler dehors, lui joue sa plaintive musique de chaque jour. Mais son visage penché, que je distingue malgré l'ombre, conserve ce même sourire qui se retrouve sur toutes les images de Lui, depuis le Thibet jusqu'à la Chine : le sourire de la Grande Paix, obtenue par le Grand Renoncement et la Grande Pitié.

... Tant de lieux d'adoration éperdue que j'ai rencontrés sur ma route et qui répondent chacun à une forme particulière de l'angoisse humaine, tant de pagodes, de mosquées, de cathédrales, où la même prière s'élève du fond des âmes les plus diverses ! Tout cela ne m'a pas fait entrevoir seulement cette demi-preuve si froide de l'existence d'un Dieu que l'on indiquait dans les cours de philosophie de ma jeunesse, et qui est du rebâchage aujourd'hui : « la preuve par le consentement unanime des peuples ». Non, mais ce qui importe infiniment plus, c'est qu'un tel ensemble de supplications, de larmes brûlantes, implique la confiance presque universelle que ce Dieu ne saurait être qu'un Dieu de pitié. Oh ! certes, je ne prétends nullement dire là une chose un peu neuve ; je ne veux que joindre, à tant de milliers d'autres témoignages, le mien, parce qu'il est attendu peut-être par quelques-uns de mes frères. A mesure que les siècles s'accumulaient sur l'humanité, les dieux si farouches qu'elle avait d'abord imaginés au sortir de sa nuit originelle ont graduellement fait place à des conceptions plus douces, moins grossières et, sans doute, moins inexacies. A mesure que la pitié des uns pour les autres, la fraternelle pitié prêchée par Bouddha et par Jésus, faisait son chemin dans nos âmes aux tendances plutôt féroces, la notion se fortifiait en nous qu'il devait y avoir quelque part une pitié suprême pour entendre nos cris, et alors les sanctuaires devenaient de plus en plus des lieux de supplications et de pleurs. Dans les mosquées de l'Islam, depuis le Moghreb jusqu'à la Mecque, tous les jours des hommes innombrables, le front battant la terre, font appel à la Miséricorde d'Allah ! Le jaloux et sombre Jéhovah des Hébreux s'est effacé devant le Christ, et j'ai vu le Saint-Sépulcre qui est bien le lieu du monde où s'entendent le plus de confiants sanglots. Même à Angkor, des statues bouddhiques, au sourire de pardon, se sont assises devant les quatre portes de la cella murée où des hommes d'il y a déjà plus de mille ans avaient senti qu'il fallait cacher le Dieu trop terrible de leurs premières théogonies. La souveraine pitié, j'incline de plus en plus à y croire et à lui tendre les bras, parce que j'ai trop souffert, sous tous les ciels, au milieu des enchantements ou de l'horreur, et trop vu souffrir, trop vu pleurer et trop vu prier. Malgré les fluctuations, les vicissitudes, malgré les révoltes causées par des dogmes étroits et des formules exclusives, l'existence de cette pitié suprême, on la sent plus que jamais s'affirmer universellement dans les âmes hautes qui s'éclairent à toutes les grandes lueurs nouvelles. De nos jours, il y a bien, c'est vrai, cette lie des demi-intelligences, des quarts d'instruction, que l'actuel régime social fait remonter à la surface et qui, au nom de la science, se rue sans comprendre vers le matérialisme le plus imbécile, mais, dans l'évolution continue, le règne de si pauvres êtres ne marquera qu'un négligeable épisode de marche en arrière. La Pitié suprême vers laquelle se tendent nos mains de désespérés, il faut qu'elle existe, quelque nom qu'on lui donne ; il faut qu'elle soit là, capable d'entendre, au moment des séparations de la mort, notre clameur d'infinie détresse, sans quoi la Création, à laquelle on ne peut raisonnablement plus accorder l'inconscience comme excuse, deviendrait une cruauté par trop inadmissible à force d'être odieuse et à force d'être lâche.

Et, de mes pèlerinages sans nombre, les futiles ou les graves, ce faible argument si peu nouveau est encore tout ce que j'ai rapporté qui vaille.

(Extrait d'un Pèlerin d'Angkor.)

LES DÉCORATIONS CAMBODGIENNES ⁽¹⁾

par N. K. N.

CONTRAIREMENT à ce que l'on pourrait croire, l'origine des ordres de chevalerie cambodgiens ne se perd pas dans la nuit des temps.

D'institution relativement récente, ils ont vu le jour depuis seulement l'établissement du Protectorat français.

Les anciens rois khmèrs avaient coutume de récompenser les sujets qui s'étaient signalés à leur attention par leur dévouement au bien public et au Souverain, leurs vertus civiques ou militaires, par des dons en espèces ou en nature accompagnés le plus souvent de l'attribution d'un titre honorifique, ou encore par le gouvernement d'une circonscription administrative avec tous les avantages qui en résultaient.

Les différents ordres honorifiques cambodgiens sont les suivants :

L'ORDRE ROYAL DU CAMBODGE

L'Ordre royal du Cambodge a été fondé le 8 février 1864 par S. M. Norodom, pour récompenser les services civils et militaires.

La première médaille de cet ordre fut décernée au capitaine de frégate Doudart de Lagrée, commandant de l'avis « Giadinh », en station à Kompong-Luong, qui représentait alors la France auprès du monarque.

L'ordre royal du Cambodge comporte cinq classes distinctes : grand-croix, grand officier, commandeur, officier et chevalier.

La décoration est constituée par une étoile à huit branches à petits rayons intermédiaires et à facettes taillées surmontée de la couronne royale. Au centre, sont gravées les armes de Sa Majesté en or découpé sur un fond d'émail violet et entourées d'un ovale limité par deux filets d'or encadrant un émail rouge.

L'étoile et la couronne sont en argent pour les chevaliers. Elles sont en or pour les grades supérieurs. Le diamètre est de 45 m/m pour les chevaliers et officiers, de 65 m/m pour les commandeurs, et de 90 m/m pour les grands officiers (étoile en argent) et grands-croix.

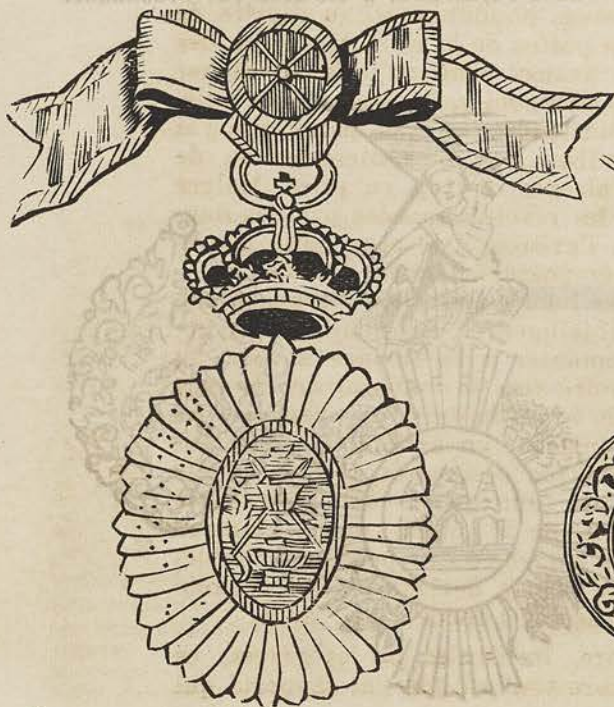
Le ruban est rouge bordé de vert.

Par décret du 25 mai 1896, il fut décidé que les nominations dans les ordres coloniaux devaient être soumises, pour avis, au Conseil de l'Ordre de la Légion d'honneur, avant d'être proposées à la signature du Président de la République. Il existe donc depuis cette date un ordre colonial qui diffère de l'ordre local par la couleur du ruban, lequel est blanc bordé par un liséré jaune orange.

LA MÉDAILLE DU RÈGNE

La Médaille du Règne a été créée en 1880, sous le règne de S. M. Norodom. Cette médaille avait été spécialement réservée à l'origine aux mandarins dont le roi voulait récompenser les services. Plus tard, elle fut offerte aux différents représen-

(1) Cf. Notre numéro 205 pour les « Décorations annamites ».



Ordre royal du Cambodge.



Médaille du règne.



Sena Jayasedh.

tants du Protectorat qui se succédèrent à Phnom-penh ainsi qu'à un certain nombre de fonctionnaires, officiers et colons français ayant séjourné au Cambodge, ou ayant été signalés au roi par les Gouverneurs Généraux.

A l'heure actuelle, la Médaille d'or du Règne est conférée personnellement par le Souverain, et elle acquiert, de ce fait, une valeur exceptionnelle.

L'insigne de la Médaille royale en or, argent et bronze est de forme ronde de 32 m/m de diamètre.

L'avvers est gravé aux armes royales avec inscription circulaire du nom titré de S. M. le roi régnant en caractères cambodgiens. Elle est surmontée de la couronne royale.

Le revers porte au centre, en français, la même inscription que celle de la face en cambodgien, mais entourée de deux feuilles de laurier et avec dix petits rayons en haut et en bas de l'inscription française.

Le ruban de l'insigne — large de 36 m/m — varie avec chacun des Souverains.

Sous le règne de S. M. Norodom, le ruban était rayé rouge, jaune et bleu clair.

La médaille de S. M. Sisowath se portait avec un ruban moiré jaune au milieu, rouge et violet des deux côtés.

Sous le règne de S. M. Moniveng, il fut vert, jaune et rouge.

Enfin sous le règne actuel de S. M. Norodom Sihanouk, le ruban est rayé jaune et bleu.

LE MONISARAPHON

L'Ordre royal du Mérite historique, littéraire et scientifique, dit « Monisaraphon », a été fondé par ordonnance royale du 1^{er} février 1905.



Monisaraphon.



K'emara Kellaritt'.



Sowathara.



Satri Vatt'ana.

Destiné, comme son nom l'indique, à récompenser les services rendus aux arts, aux sciences et à la littérature, il ne comporte qu'une classe unique et est créé d'après le modèle des « Palmes universitaires françaises ».

L'insigne est en métal doré de forme ovale de 36 m/m de diamètre et 40 m/m de hauteur. Il est représenté par deux palmes principales, dont celle de droite est entièrement en feuilles et celle de gauche avec des fruits, et deux palmes intérieures portant la coupe surmontant le livre du savant. Il se porte avec un ruban jaune.

LE SOWATHARA

L'Ordre du Mérite agricole cambodgien « Sowathara » a été créé par ordonnance royale du 22 juin 1923, pour récompenser et honorer les services rendus à l'agriculture.

Il comporte trois classes : commandeur, officier et chevalier.

L'insigne est constitué par une croix à quatre faisceaux perpendiculaires. Chaque faisceau est composé de cinq rayons d'égale longueur. Le centre de la croix est occupé par un disque portant en or, sur fond d'émail vert, un monument d'Angkor à trois tours, et entouré d'un cercle en or. Entre les faisceaux sont sertis des bouquets de maïs, de coton, de paddy et de palme.

La croix est surmontée de la déesse de la terre tordant sa chevelure dont la partie inférieure est attachée au sommet d'un faisceau et dont la partie supérieure porte un anneau destiné à recevoir le ruban de l'insigne.

Ce ruban est vert.

LE SENA JAYASEDH

L'Ordre royal du Mérite militaire et civique, dit « Sena Jayasedh », a été créé par ordonnance

royale du 29 décembre 1928 pour récompenser les militaires, gardes royaux, gardes indochinois qui se sont signalés par un zèle constant dans l'exercice de leurs fonctions ou par un acte de courage ou de dévouement.

A titre exceptionnel, la croix du Mérite militaire et civique peut être accordée à des fonctionnaires civils, à des personnes non fonctionnaires de nationalité cambodgienne, ou encore à des fonctionnaires civils, des officiers ou militaires de nationalité française, lorsque les intéressés se seront distingués par un acte de courage ou de dévouement particulièrement méritoire, ou par des actions d'éclat au cours de campagnes militaires.

L'insigne est constitué par un « Garouda » d'or aux ailes éployées, membré, armé, diadémé, sommé du moket royal d'or à triple étage, étreignant des nagas tricéphales adossés. Sur le tout rayonne un cercle d'or ayant la coupe, le glaive et le signe « Om » sur fond d'argent soutenu de fleurons.

Le ruban de l'insigne est bleu foncé et bordé de chaque côté d'un liséré fragmenté jaune et rouge large de 5 m/m.

Les brevets portent une mention résumée des motifs de l'octroi de la décoration. Cette mention est lue le jour de la remise de l'insigne.

La remise de l'insigne est faite solennellement en présence du ministre de la Défense nationale, ainsi que d'un représentant du Protectorat, en présence d'un détachement de troupes.

Une somme de 40 piastres est remise au nouveau promu en même temps que l'insigne et le brevet.

LE SATREI VATT'ANA

Poursuivant son programme de rénovation du Cambodge, S. M. Norodom Sihanouk, d'accord

avec le Protectorat, a tenu à mettre à l'honneur la famille cambodgienne, en instituant par Krâm du 12 octobre 1943, l'Ordre du Mérite féminin cambodgien, dit « Satrei Vatt'ana », destiné à récompenser les mères de famille nombreuse, et les femmes qui se seront signalées par leurs vertus et leurs mérites domestiques, familiaux ou sociaux.

L'Ordre du Mérite féminin cambodgien comporte trois classes : médaille d'or, d'argent et de bronze.

L'insigne est constitué par une plaquette de 25 m/m de diamètre et 45 m/m de hauteur, à fixer par son épingle et portant l'inscription « Nokor Krong Campuchea » en caractères cambodgiens dans un décor de style classique en relief sur fond d'émail bleu. Le revers est uni.

LE K'EMARA KELARITT'

L'ordre du Mérite sportif cambodgien, dit « K'emara Kelaritt' », vient d'être récemment institué par Krâm du 17 août 1944, et est destiné à récompenser les personnes qui se seront distinguées par leurs vertus et leurs mérites sportifs aussi bien que par les services rendus à la cause de l'éducation physique, des sports et de la jeunesse.

Il comporte trois classes : médaille de vermeil, d'argent et de bronze.

L'insigne est constitué par une tête de « Prohm » (Brahma) à quatre faces, entourée des cercles olympiques, le tout encadré dans un décor de style classique khmèr.

Le ruban est rouge, bordé de liséré bleu de chaque côté.

CE QUE NOUS DISENT LES CHANSONS POPULAIRES CAMBODGIENNES

par HUY-KANTHOUL

Les chansons populaires sont l'âme d'un pays sous tous ses aspects. Elles sont un miroir fidèle qui reflète bien la mentalité d'un peuple ; elles permettent de connaître ses aspirations, ses peines, ses joies, ses préférences. On peut donc dire, sans crainte d'être taxé d'hyperbole, que pour connaître un peuple, il suffit d'avoir entendu ses chansons populaires.

Nous allons essayer de dégager sommairement quelques aspects du caractère du Khmèr d'après ses chansons. Prenons d'abord l'amour. Ce sentiment bien humain, occupe naturellement une très grande place dans nos chansons, comme il occupe une place prépondérante dans le répertoire des chants populaires de tous les pays. Mais, chez nous, ce sentiment est plus discret, ce qui ne veut pas dire que nous ignorons ces grosses plaisanteries sans méchanceté qui sont les caractéristiques de ce qu'on est convenu d'appeler l'esprit gaulois. Les paroles de certains de nos « tumnuk » ne sont pas faites pour être chantées par les petites filles d'un pensionnat. Mais même dans ces chansons où s'est donnée libre cours la verve gauloise, si je peux dire, de nos poètes, on relève toujours une sorte de pudeur, une réserve qui bémolise cette crudité de langage si commune dans les chansons occidentales du même genre.

La note qui prédomine dans nos romances sentimentales est la note nostalgique, la note douloureuse. Les Khmèrs, même en amour, chantent leurs tristesses. Ils expriment non pas les joies d'un amour triomphant, mais surtout les chagrins d'un amour non partagé, les déchirements d'une séparation ou proclament à la face du monde la perfidie des femmes. « Souvent femme varie, bien fol qui s'y fie », a dit déjà François I^{er}. Les poètes khmèrs ne sont pas loin de partager son avis. Témoins ce couplet :

*J'aime les fleurs d'aubergine,
et déteste celles du « Char » ;
je déteste aussi les femmes volages,
qui ne se souviennent pas de leurs promesses.*

*O homme, en ce monde,
ne vous fiez pas trop aux femmes,
leurs bras sont courts,
elles veulent atteindre le ciel.
Quiconque a foi en elles,
se perd inutilement.*

ou bien celui-ci :

*L'écharpe rouge
marche le long de la mare.
Qui me cause du chagrin ?*

*C'est la fille à l'écharpe rouge.
Tristesse évoquée par l'écharpe,
à la couleur de rocou frais,
et aux franges de fleurs de « Khtom ».*

*Lorsque je la relève pour éponger mon visage,
j'ai envie de pleurer,
en voyant les franges à fleurs de « Khtom »,
que mon amie m'a envoyées.*

*Mon amie a bon cœur ;
il serait difficile d'en trouver une pareille ;
mais disparue est ma tendre amie,
je ne vois que son écharpe.*

Les jeunes filles cambodgiennes ont la réputation d'être très belles. On se plaît à vanter l'harmonie de leur forme, la finesse de leurs attaches, la grâce de leur allure. Il est curieux de connaître l'avis de nos poètes, afin de nous fixer une sorte de canon de la beauté féminine khmère. Très souvent, on compare les belles filles aux apsaras dont la face est ronde comme la pleine lune et la taille harmonieuse. Elles doivent être douces, réservées, prévenantes, d'éducation parfaite. Une chanson dit :

*Neang Chrong Kanhar,
à l'exquise et jolie taille,
vient de Pursat ;
elle est toute gracieuse.*

*Son corps est parfumé,
sa taille est harmonieuse,
impossible de trouver sa pareille.
Son éducation est parfaite,
elle sait plaire à son mari,
elle est prévenante pour lui, l'aime,
elle lui épargne des soucis.*

*O chère Kanhar,
si pleine de retenue,
tu viens de Pursat,
et tu relèves tes cheveux en chignon.*

Si nos poètes exaltent à l'envi les qualités des jeunes filles, ils n'oublient pas non plus de louer l'expérience des vieilles femmes qui, mieux que personne, savent préparer pour leur mari un plat appétissant ou une bonne chique de bétel savamment dosée :

*J'aime aussi les vieilles femmes,
qui préparent vite l'arec ;
ainsi que la chaux à bétel,
et le gambier mélangé de tabac.*

Une chique de bétel est composée, comme on sait, d'un morceau de noix d'arec, de la chaux, du tabac et d'un peu de cette substance noirâtre appelée « ach ch'vea », le tout enroulé dans une feuille de bétel. On y ajoute quelquefois pour relever sa saveur, un peu de camphre ou de cardamome. Il faut avoir une certaine expérience pour pouvoir préparer une bonne chique de bétel et cette expérience, les vieilles femmes la possèdent.

L'ironie n'est pas bannie de nos chansons. Les Khmèrs savent être ironiques quand il le faut, et leur ironie, souvent sans méchanceté, s'exerce indistinctement aux dépens des hommes aussi bien que des femmes. Ils ne se font pas faute de ridiculiser le mari jaloux, la belle-mère trop cupide, le beau-père trop exigeant ou le soupirant trop entreprenant. Exemple ce couplet amusant :

*Je regarde au sud ;
les bananiers commencent à fleurir ;
ils vont trente à la fois,
demander la main d'une jeune fille.*

*Le père dit non,
la mère dit oui :
elle veut marier sa fille,
pour pouvoir manger des têtes de cochon.*

Les bonzes eux-mêmes ne sont pas épargnés, malgré le respect universel dont ils sont entourés chez nous. La chanson ne craint pas de rire à leurs dépens irrévérencieusement :

*O petite grenouille verte,
qui sautille et se perche au bout du « Kdat », (1)
la veuve fait l'aumône ;
et le chef des bonzes veut jeter le froc,
laissant les autres en religion.
Le « Lok Kru » (2) veut jeter le froc,
pour épouser la veuve.*

Quelquefois en amour, le Khmèr est infatué de sa personne et se croit irrésistible. C'est que, souvent, il emploie des philtres et croit en leur efficacité. S'il a quelque qualité, il la met en avant pour éblouir les jeunes filles naïves.

*Je ne suis pas beau,
mes cheveux sont crépus ;
pourtant les jeunes filles m'aiment,
parce que je suis un bon tireur d'arbalète,
et que je tue beaucoup de grenouilles.*

*L'aigrette qui vole dans les rieux,
ne peut pas échapper aux pièges ;
la jolie fille à la démarche harmonieuse,
ne pourra jamais m'échapper.*

*O grenouille verte,
qui sautille et se perche au bord de la jarre,
les jeunes Chinoises de Fou-Kien,
ne peuvent résister aux Cambodgiennes.*

Une des principales caractéristiques des chansons populaires c'est qu'elles procèdent souvent par des allusions. La chanson khmère n'échappe pas à cette règle. Très souvent, le poète s'adresse à un bourdon aux ailes colorées, à un merle mandarin ou à un perroquet au beau plumage bronzé. Mais qu'on ne s'y trompe pas ! Le bourdon aux ailes rouges ou le perroquet à plumage bigarré est une jeune fille belle parmi les plus belles, objet de la convoitise du poète qui, s'accompagnant d'un « chapei » (1), chante pour elle des sortes de sérénades comme le ferait, au clair de la lune, avec sa guitare ou sa mandoline, un soupirant de Venise ou un amoureux de Grenade :

*Le perroquet aux ailes bronzées,
à au bec une gerbe de fleurs
d'aréquier pour l'emporter au Paradis.*

*Il porte un lotus d'or,
de ceux qui fleurissent les étangs ;*

*il porte mon joyau chéri,
pour le poser contre mon cœur.*

*O bourdon luisant,
ô scarabée aux ailes noires,
quand je t'ai désirée,
aucun parent ne m'a conduit vers toi.*

On pourrait s'étonner de ne trouver dans les quatrains que nous avons cités jusqu'ici que les manifestations du sentiment de l'amour. Il n'y a pourtant rien d'étonnant à cela puisque l'amour occupe, comme nous l'avons écrit plus haut, une place prépondérante non seulement dans la chanson populaire de tous les pays, mais encore dans la poésie, dans le roman et dans le théâtre. L'amour n'est pas exclu même des contes pour petits enfants qui se terminent presque toujours par un mariage. Le prince charmant finit toujours par épouser la jeune fille dont la robe est couleur du temps. Mais il n'y a pas que l'amour dans nos chansons. D'autres sentiments y sont également exprimés qui nous livrent encore d'autres aspects du caractère du Khmèr.

On prétend que les Cambodgiens n'aiment pas beaucoup travailler. Ceci est exact dans un sens. La douceur du climat, les richesses naturelles du sol, la facilité avec laquelle on parvient à gagner sa vie dans ce beau pays de Campuchéa, sont autant de facteurs qui n'incitent pas beaucoup à l'effort. Pourtant, il serait inexact de dire que le Khmèr est fainéant. Il est insouciant sans plus, aimant la liberté et l'indépendance. Mais il sait, quand il le faut, se plier à toutes les disciplines pourvu qu'elles ne portent pas trop atteinte à ce goût d'indépendance auquel il tient plus que tout et à sa dignité. Car, alors, il jetterait bas son outil et préférerait retourner dans son village pêcher à la ligne ou « manger des crabes et des coquillages », selon une expression consacrée. Mais le travail, même de longue haleine, ne lui répugne pas, surtout lorsqu'il se rend compte de son utilité. C'est le paysan cambodgien, dirigé par des ingénieurs français, qui a construit le magnifique réseau routier dont le Cambodge est fier à juste titre ; ce sont dix mille coolies khmèrs qui ont mené à bonne fin la construction de la voie ferrée de Phnom-penh à Mongkolborei ; c'est encore le paysan khmèr qui met en valeur son propre sol, défriche des milliers et des milliers d'hectares de terrains sur lesquels il plante des céréales dont l'exportation a apporté l'aisance dans nos campagnes. Mais en supposant même qu'il ne travaille pas, il est sûr de trouver sa pitance journalière, car sa femme est courageuse. Il faut rendre cette justice à la femme cambodgienne qu'elle est non seulement un modèle de vertu et de fidélité, mais aussi une ménagère sans égale qui peine toute la journée pour nourrir ses enfants et quelquefois même son époux.

A ces femmes incomparables, la chanson populaire sait donner des conseils de travail et d'économie pleins de bon sens :

*Femme, si tu piles le paddy,
ne rejette pas la balle ;
le Bouddha a prescrit,
de garder le son.*

*Femme, si tu piles le paddy,
ne jette pas le son,*

(1) Taro cambodgien.

(2) Le maître, expression respectueuse pour « le bonze ».

(1) Guitare.

qui nourrira tes pores,
tandis que tu feras cuire le riz de ton mari.

Femme, si tu piles le paddy,
ne laisse reposer le pilon,
pile, pile continuellement,
pour nourrir ton mari.

Femme, pile le paddy,
et le blanchis,
tu l'échangeras pour du sucre de palme,
avec lequel tu feras des gâteaux pour ta famille ;
mange le vieux paddy,
garde le paddy nouveau.

Le Cambodgien est d'un naturel doux et timide. Casanier au plus haut point, il ne quitte jamais sans un serrement de cœur son toit familial, son village natal, ne serait-ce que pour aller à la ville ou dans une province limitrophe. La beauté des sites citadins ne le charme guère, les « curiosités » des pays étrangers le laissent indifférent. Il exalte sa tristesse en des accents douloureux, à la façon des poètes romantiques.

Mon chagrin d'aujourd'hui,
est une peine infinie ;
mon cœur se dessèche de souffrance,
n'a point de répit.

Je pousse ma pirogue pour partir,
l'eau est encore trouble où la rame a passé,
de la main j'essuie mes cheveux,
et essuie aussi mes larmes.

Je m'en vais au loin,
et je suis dans une grande détresse,
depuis que j'ai quitté mon pays,
que je suis éloigné de mon pays.

Des eris d'insectes,
dans le silence, me font peur ;
les moustiques, les sangsues des bois,
s'efforcent de me piquer.

C'est justement,
le commencement de l'année,
le ciel est sombre et noir,
il fait sombre et il pleut aussi.

Pour le Khmère, la reconnaissance, quoi qu'on en dise, n'est pas un vain mot. Il est très sensible aux marques de sollicitude qu'on lui témoigne, et n'oublie jamais les services rendus. Ses sentiments à l'égard des Français sont bien connus et appréciés. Les Français apportent dans le pays la paix et la tranquillité, bienfaits que depuis longtemps il n'a plus connus. Certaines chansons khmères célèbrent avec enthousiasme cette paix française. L'une d'elles est très significative à ce sujet, elle nous vient ce me semble, des provinces du Nord, récemment cédées à la Thaïlande :

Les Français tirent les cordages,
vers l'extrémité du Royaume ;
depuis que les Français viennent chez nous,
notre pays est pacifié.

Les Français tirent les cordages,
au bout du sampan ;
notre pays est pacifié,
grâce aux Français.

Les habitants
sont très contents ;
on se réunit pour creuser la terre,
et faire des mares.

Si les routes étaient larges et tortueuses,
on perce les forêts pour les rectifier,
on élève une chaussée en ligne droite ;
on rapproche ainsi ce qui était loin,
selon ses désirs.

C'est une chance pour nous,
que vous soyez venus.

O nos maîtres valeureux,
vous êtes venus et le pays est tranquille.

Nous avons des chaussées pour nous promener,
des vieux mêmes sont heureux,
et les jeunes aussi.

nous avons des routes pour nous promener,
sans avoir la peine de marcher dans l'eau

Le Cambodgien est né poète. Accoutumé depuis sa plus tendre enfance à contempler les beautés d'une nature généreuse et luxuriante, élevé à la pagode parmi les psaumes et les « satras » (1), sources inépuisables d'inspiration poétique, mêlé plus tard à des manifestations d'un caractère plus profane, mais d'où la poésie n'est pas exclue, à des jeux de « shol ch'ung » (2), où garçons et filles improvisent des chansons sentimentales, le jeune Khmère s'habitue de bonne heure à la cadence de la musique, au rythme de la poésie. Et lorsque, arrivé à l'âge d'homme, il veut « extérioriser », comme disent les philosophes, un sentiment qu'il éprouve, chagrin intime, nostalgie, joie, etc., il se surprend à composer un poème, un quatrain mélancolique ou gai. Le soir lorsque le soleil repose sur la montagne et que les bêtes sauvages sortent de leur repaire pour chercher leur nourriture, une mélancolie indéfinissable l'empoigne. Alors, il chante :

C'est le soir, le soleil repose sur la montagne,
les oiseaux pleurent,
gémissent dans la forêt profonde.

Au soleil du soir,
les bisons et les bœufs sauvages,
viennent brouter près des montagnes.

Les petits mangent ensemble,
les grands aussi,
ils broutent au pied des montagnes,
les jeunes pousses de « prèch »

A la différence de beaucoup de mélodies occidentales qui aiment à célébrer le charme d'une matinée de printemps ou la beauté d'un paysage en fleurs, la chanson cambodgienne se plaît, au contraire, à exalter la grâce d'un coucher de soleil ou la poésie d'un crépuscule « qui convient à la douleur et plaît au regard ». Je viens de citer un vers de Lamartine. Ce poète, à certains égards, ressemble bien à beaucoup de nos poètes. Son inspiration puisée aux sources vives du sentiment — du sentiment douloureux — est de même essence que la leur. Le chant suivant, un des plus beaux, à mon avis, de notre littérature, ne ressemble-t-il pas d'une manière frappante, à un poème lamartinien des *Premières méditations poétiques* où le chantre de Milly, inspiré par une Elvire idéalisée, chante ses douleurs et ses peines :

La mélancolie naît au soir,
les martins-pêcheurs s'envolent en bandes,

(1) Livres sacrés.

(2) Jeu qui consiste à lancer une écharpe d'un groupe de filles à un groupe de garçons, accompagné de chants alternés.

==== CAMBODGE. — La plaine et ses palmiers à sucre. ====



Photo Marc ALEX



« ... La lumière continue de baisser, comme si c'était le crépuscule au lieu du matin... et dans cette persistante pénombre d'éclipse, me sentant suivi par les sourires cadavéreux de toute cette assemblée de Bouddhas qui me regardent, je m'avance vers ce qui doit être le centre et le cœur même d'Angkor-Vat. »

(P. LOTI.)

pour se percher le long des torrents.
 Tristesse au coucher du soleil,
 en jouant l'air de Nokoreach,
 l'hymne qui chaque soir endort le Roi.
 Mélancolie du soleil du soir,
 les merles s'envolent en foule,
 pour se percher au faite des « *sdok* » (1).
 Il n'y a que moi et ma chérie,
 qui ne nous rencontrons jamais.
 Nous apercevons de loin notre pays,
 à chacun de nous.
 Alors j'enlève mon turban,
 et au coucher du soleil,
 marche le long des forêts.
 Je marche, je marche,
 je m'enfonce au plus épais des bois,
 et cherche ma bien-aimée...
 Et tout à coup, je l'aperçois,
 c'est elle qui puise de l'eau à la fontaine...
 Mais... je me suis trompé !
 ce n'est, hélas ! que l'étoile du matin,
 qui se désaltère au bord du ciel brumeux.

La beauté ou la force de certains oiseaux inspire plus d'un poète khmère. Je connais un poème très beau chanté autrefois, je crois, par les pêcheurs des Grands Lacs. C'est un poème en l'honneur de la mouette, oiseau marin par excellence, qui ne dédaigne pas les grandes étendues d'eau du Tonlé-sap, véritable mer fermée. En voici quelques couplets :

Je me promène sur le banc de sable,
 pour ramasser des œufs de mouette ;
 j'en ai trouvé deux :
 l'un est cassé, je garde l'autre.

O mouette,
 qui ne se pose que sur les troncs ;
 la vague les frappe et les atteint :
 la mouette s'envole et disparaît.

O mouette,
 qui se pose sur l'épave

qui va à la dérive,
 au hasard.

Regardez la mouette,
 se poser sur l'écueil ;
 l'eau monte, l'eau monte :
 la mouette ne peut se poser.

Regardez la mouette,
 s'envoler en bandes ;
 pour chercher un perchoir,
 où se poser.

Regardez la mouette,
 volant le long de la forêt ;
 mouette, mouette,
 ton vol s'infléchit pour saisir les poissons.

J'ai écrit au début de cet article, que les chansons populaires nous permettent de connaître l'âme, la mentalité d'un peuple. A travers ses chansons, le peuple khmère apparaît comme un peuple éminemment sympathique, doué d'un sens réel de la poésie. Plus on le connaît, plus on l'estime. Un peuple dont l'âme chante si doucement ne songe point à maudire. On peut sans crainte se fier à lui dans les bons comme dans les mauvais moments.

« Les chansons populaires khmères, a dit un musicien français, si jolies et si gracieuses, sont le meilleur garant de l'action durable de l'autorité française au Cambodge. A ce titre elles constituent un précieux document politique. Elles reflètent bien l'âme du peuple cambodgien. Ce peuple ne demande que de justes égards, il ne réclame que l'affectueuse protection. En signe de reconnaissance, il nous offre la caresse d'un rythme attendri et aussi, à cette heure où les sources d'inspiration de la poésie occidentale ont un peu perdu de leur richesse et de leur spontanéité d'autan un élément neuf, un apport exotique de qualité rare, dont nul ne saurait contester la grâce lointaine, le réalisme naïf et l'attachant mystère. »

(1) Bosquets.

LA FÊTE DES EAUX

par Jeanne LEUBA

COMME pour toute cérémonie relevant d'une tradition, il est très difficile de parler de la Fête des Eaux, ou de l'ensemble des rites qui finirent par être désignés sous ce nom, peut-être plus par les Européens que par les Cambodgiens eux-mêmes. En effet, dès qu'on veut en étudier de près la pensée et sortir ainsi de la simple impression pittoresque, les recherches s'engagent dans cent directions, et l'on se trouve entraîné extrêmement loin, amené à faire des comparaisons avec d'autres peuples et d'autres fêtes, à passer d'une religion à une autre, dans un mélange inextricable pour le profane. C'est donc là œuvre de savants, de spécialistes dont la patience et les connaissances s'associent pour rechercher les mystérieuses origines de ces réjouissances dont le public ne voit que le brillant aspect. Peu d'écrivains se sont, jusqu'ici, intéressés à cette Fête des Eaux qui marque à peu près la fin de la période des grandes pluies et des inondations au Cambodge et marque l'époque du renversement de courant, ce singulier phénomène par lequel le Tonlé-Sap coule, une partie de l'année, du sud au nord, au moment de la crue du Mékong, refoulant les eaux de Phnom-penh vers le Grand Lac et l'autre partie, du nord au sud, parce que le Mékong baissant, l'énorme masse d'eau emmagasinée dans les grands lacs s'écoule à nouveau normalement vers la mer.

Il y a quarante ans, Adhémar Leclère, administrateur des Services civils, résident au Cambodge, établit une première étude qui parut dans le *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient* (tome IV, 1904). Mais cette louable tentative ne pouvait rien avoir de définitif et ne posa qu'un certain nombre de données dont certaines devaient plus tard apparaître justes tandis que les autres se révélaient erronées.

Aujourd'hui, des indications beaucoup plus précises ont été fournies par M^{me} Evelyn Maspéro, dans l'ouvrage publié en collaboration avec son mari, M. Guy Porée, *Mœurs et coutumes des Khmers* (Paris, Payot, 1938). Nous savons que ces pages, déjà si riches en documentation, ne sont, en quelque sorte, qu'une préface et que M^{me} Maspéro a en chantier un travail considérable qui mettra au point la question encore énigmatique de cette grande fête annuelle. Il n'est pas encore possible de puiser dans la masse des documents rassemblés dans ce but et qui ont nécessité une

besogne énorme d'enquêtes, de recouplements, de recherches acharnées des sources de coutumes ténébreuses. Nous ne pourrions, d'ailleurs, en extraire que des éléments trop ardu pour le cadre de ce petit article. Je vais donc essayer simplement de faire au livre de M^{me} Porée-Maspéro quelques emprunts susceptibles d'éclairer un peu ces originales cérémonies.

Leur nom même de Fête des Eaux doit être attribué, comme je l'ai dit plus haut, aux Européens, qui en ont vu surtout le côté nautique : courses de pirogues, défilés de barques lumineuses, séjour du roi dans la Maison Flottante, sectionnement de la corde tendue au milieu du fleuve. Ces réjouissances ont toujours lieu au moment de la pleine lune (idée de fécondité) et elles coïncident avec la date des premières moissons dans les parties hautes du pays.

« Les eaux à leur maximum, déjà, commencent à se retirer et, des marais qu'elles laissent derrière elles, montent des miasmes mauvais. Obtenir que les eaux emportent avec elles les germes de maladies, mais qu'elles reviennent néanmoins en temps utile pour amener les futures moissons, tels sont les buts que, tout naturellement, on peut avoir cherché à atteindre. »

» Que la fête ait un rapport avec les moissons, la chose est certaine. La nuit même où le roi salue la Lune, dans tout le Cambodge, les paysans se réunissent pour la saluer : ensuite, par le nombre de gouttes de cire qui se sont étalées sur des feuilles de bananier, ils tirent des présages sur les moissons de l'année suivante : le rite de divination peut être aussi un rite de magie sympathique. Par ailleurs, lors de la fête des moissons que célèbre une tribu Thai du Tonkin, tous sorciers étant présents, le sacrifice aux ancêtres ayant été accompli, les assistants ayant participé à un festin au cours duquel ils se sont couverts d'une espèce de fruit dont les piquants s'attachent partout, l'assemblée sort de la maison du chef où a eu lieu la réunion. Au pied de l'escalier on a apporté une vieille pirogue dans laquelle prennent place face à face un homme et une femme. Tous deux, armés d'un long bâton, commencent un jeu qui consiste à choquer le haut puis le bas des bâtons, suivant une cadence qui est fixée par les assistants. Celui qui se trompe est éliminé. Les vieillards commencent et cela dure trois nuits. »

De ce rapport entre moissons et pirogues, M^{me} Maspéro passe aux *tambours de pluie*, que tous les coloniaux connaissent plus ou moins ; grands instruments de bronze que l'on trouve au Laos, dans certaines régions moïs, dans le Haut-Tonkin et dans le sud de la Chine. Ils sont décorés de grenouilles, de pirogues et de multiples figures magiques. Et par le décor, sur l'un d'eux, d'une frise de margouillats qui évoque nettement une tradition annamite concernant le 5^e du 5^e mois, l'auteur arrive à la Chine antique, où, ce même jour exactement, des courses nautiques devaient avoir lieu « *pour rechercher le poète K'iu-Yuan qui se jeta dans la rivière Milo. De nos jours encore, le 5 du 5^e mois l'on offre à K'iu-Yuan des gâteaux triangulaires et ce jour, qui est aussi le jour du sacrifice à la terre, ont lieu les fêtes des bateaux-dragons. Ainsi, il y a une trentaine d'années, Dartige de Fournet notait, en juin, dans son journal : « Dès l'aube, la fête du Dragon a commencé, emplissant le fleuve d'un affreux tapage. D'immenses pirogues pavoisées circulant en tous sens, poussées par soixante ou quatre-vingts rameurs, semblent fouiller tous les coins des berges. A l'avant, un homme agite un drapeau rouge ; au centre, des gongs, des cymbales, des tambours, marquent la cadence des avirons ; l'équipage entier contribue à ce concert assourdissant en poussant des cris de bêtes fauves. »*

Ne retrouvons-nous pas, d'extrêmement près, le spectacle cambodgien ? Au Tonkin, le culte de deux serpents guérisseurs d'épidémies et pourvoyeurs de pluie obligeait à construire des bateaux et donnait lieu, pendant trois jours, à des courses de pirogues qui furent supprimées en 1862. « *Voilà donc un rapport qui me semble nettement établi, dit l'auteur, entre les courses de pirogues et les Dragons, Serpents ou Poissons, car les gens du Fou-nan avaient des bateaux à tête et à queue de poisson, dispensateurs de pluie.* »

Mais, de plus, existe à Phnom-penh un autre rite, revêtu d'une grande importance dans le déroulement de la fête : l'acte du brahmane qui s'avance avec un sabre pour trancher au milieu des eaux une corde tendue entre deux radeaux. Cette corde était autrefois une lanière en cuir de buffle (la lanière en cuir de buffle sert à la capture des éléphants et est aussi employé contre les mauvais esprits). Au Siam, jadis, lors de la même Fête des Eaux, le chef religieux frappait les flots de son épée. Et voici de nouveau, si nous suivons les passionnantes déductions de M^{me} Maspéro, que nous apparaissent les bifurcations de pensée et les mélanges de symboles qui rendent de telles études si compliquées. Les Euro-

péens, influencés par l'époque de changement de direction du Tonlé-Sap, ont voulu voir dans le sectionnement de la corde une permission du roi, autorisant le fleuve à renverser son courant. Explication charmante mais simpliste, qui témoignait d'une ignorance complète des gestes et des idées de magie accumulés à la base des rites. En réalité, le sectionnement de la corde, avec la hurlante et sauvage ruée des pirogues qui le suit, serait une conjuration contre les Esprits : amassés derrière l'obstacle dressé en travers du fleuve, ils seraient subitement chargés et pourchassés avec violence par les pirogues qui se précipiteraient sur leur foule et la reconduiraient au loin en déroute ; ces Esprits personnifiant les pestilences, épidémies et autres fléaux mortels.

D'après M^{me} Maspéro, il faudrait voir là « *un transfert de rite* », la véritable coutume primitive étant le coup de sabre dans l'eau qui se pratiquait encore au Siam au *xvii^e* siècle. Il aurait une signification nettement sexuelle : « *Dans la Chine, ancienne, les joutes sexuelles se tiennent en temps de crues près des confluent où (symbole d'exogamie) deux rivières mêlent leurs eaux, près de leur confluent se trouve le Lieu Saint où, à l'époque des grandes eaux, se font des sacrifices qui sont des mariages sacrés ; on dit que deux rivières joutent ensemble quand elles mêlent leurs eaux débordées. A Phnom-penh, la Fête se passe à l'endroit où le Tonlé-Sap rejoint le Mékong : lorsque la Cour se trouvait à Oudong, les courses avaient lieu soit près de la jonction du Krang-Banteay et du Tonlé-Sap, à Kompong-Luong, soit dans un étang de Oudong où se réunissaient les eaux des divers canaux au moment des crues... D'autre part qu'il y ait une idée d'union sexuelle dans la Fête des Eaux, je n'en doute pas ; les unions sexuelles ont, dans toutes les civilisations, facilité par magie sympathique l'abondance des moissons. Lors de la Fête des Eaux, le roi s'en venait vivre sur l'eau avec ses femmes ; autrefois, sur le fleuve, se promenaient, à ce moment, des barques pleines de chanteuses et des pirogues où se trouvaient les fonctionnaires. Moura, Leclère, ont rapporté des chants de bouffons dans les pirogues de courses ; ils sont pleins d'allusions sexuelles.* »

Beaucoup d'autres choses seraient à citer dans l'étude érudite de M^{me} Maspéro. Nous pensons qu'en nous bornant à ces données essentielles, nos lecteurs auront un aperçu suffisant de ce qui se cache derrière des jeux dont ils ne retirent qu'un enchantement visuel toujours renaissant. « *Au cours de trois jours de fête, alternent ou s'entremêlent des rites d'origines diverses, quel-*

ques-uns bouddhiques, la plupart brahmaniques, greffés sur d'antiques coutumes animistes», conclut M. Guy Porée, dans le si amusant chapitre VI, dû entièrement à sa plume.

Il nous dévoile que ces splendides pirogues de courses qui jouent un tel rôle dans la fête viennent des monastères de la proche campagne. Chacun en possède une ou deux, garées au sec sous les ombrages de la bonzerie. « Une femme n'y saurait toucher, ni même passer devant sans risquer la mort ; elle aurait en tous cas des douleurs d'entrailles, et, si elle est enceinte, l'enfant ne verrait pas le jour. Le génie protecteur de la pirogue se vengerait également en ralentissant celle-ci lors des courses ; ou en la faisant verser. »

La veille de la remise à l'eau pour le rendez-vous aux Quatre-Bras, un sacrifice est offert aux Génies et des offrandes déposées dans chaque embarcation, sur de petits radeaux de feuille de bananier : riz, bétel, encens, bougies, fruits, fleurs, écharpe nouée. Au moment de la cérémonie — très colorée et très pittoresque — le bonze qui en était le gardien apporte les yeux enlevés au retour des pirogues et on les leur recloue au son de musiques et de cris. Puis, elles sont portées à l'eau, les petits radeaux d'offrandes lancés vers les Esprits, sur le courant ; et les beaux esquifs ciselés et dorés s'en vont vers leur chance...

Que puis-je ajouter personnellement qui ait encore quelque saveur, après ce bref aperçu sur les mystères de rites issus de la nuit des âges ? J'ai vu maintes fois la Fête des Eaux, dans ses aspects publics : la Maison Flottante dorée du roi et la jonque-dragon amarrée auprès d'elle devant l'immense paysage vert et bleu — si tendrement nacré le soir — du confluent des Quatre-Bras ; les tribunes pleines à craquer ; les berges couvertes d'une foule multicolore où se pressent Chinois, Annamites, Cambodgiens et Hindous : les cent pirogues aux quarante rameurs, chaque équipe dans sa teinte : rouge, rose, orangé, bleu, émeraude, violet, avec son chef à rame d'or et son bouffon contorsionné, qui hurlera de roides improvisations pour faire s'esclaffer le peuple. J'ai, sans me lasser, vu tomber le crépuscule sur les herbes qui s'allumaient, repoussant derrière la brume légère la pointe de Chruy-Changwar toute proche, au tournant du Mékong, et la lointaine pointe de Kas-Norea, à droite, derrière les jonques scintillantes dont les embâmes de feu se mettaient à glisser, pendant que les étoiles des fusées semblaient monter du sein des eaux assombries.

Une incomparable beauté vous séduit à la vue du virage merveilleux des pirogues lancées, qui tournent net tout à coup, avec une souplesse vivante. Une incomparable atmosphère de liesse candide et de bonheur simple enveloppe ces milliers d'êtres soulevés de plaisir visuel. Tout autour du palais aux lignes cernées de rampes lumineuses douces comme une fluorescence, les petites baraques foraines, les restaurants et les jeux attirent le dense afflux des piroguiers et des paysans. Kermesse bruyante et bon enfant, sans disputes, sans rixes, qui grouille dans la pénombre des petites rues, sous les arbres. On se laisse aller à dépenser, à acheter, à se régaler, entraîné par l'ambiance de gaieté. De belles choses et de beaux souvenirs seront rapportés à la case.

Au Palais, la Salle des Fêtes se remplit, les danseuses s'habillent en bruisant dans la coulisse. Un ballet va être donné auquel assisteront des invités de marque. Quelque légende déroulera lentement ses tableaux mimés, scandés par la mélodie et les Krâp des vieilles femmes ; les pierreries, l'or, les paillettes et les brocarts scintilleront sur les ballerines fardées de curcuma, qui retrousseront leurs doigts minces et croiseront sur le sol leurs orteils ployés, en fléchissant sur des genoux élastiques.

Il y aura les deux coryphées étincelants, avec leurs émeraudes et leurs diamants, leurs masques impassibles et leurs féroces jalousies au cœur.

Il y aura le singe noir et le singe blanc, qui imiteront drôlement les petits quadrumanes de la forêt.

Il y aura le bouffon loquaceux et ahuri, dont les saillies mettront les Cambodgiens en joie.

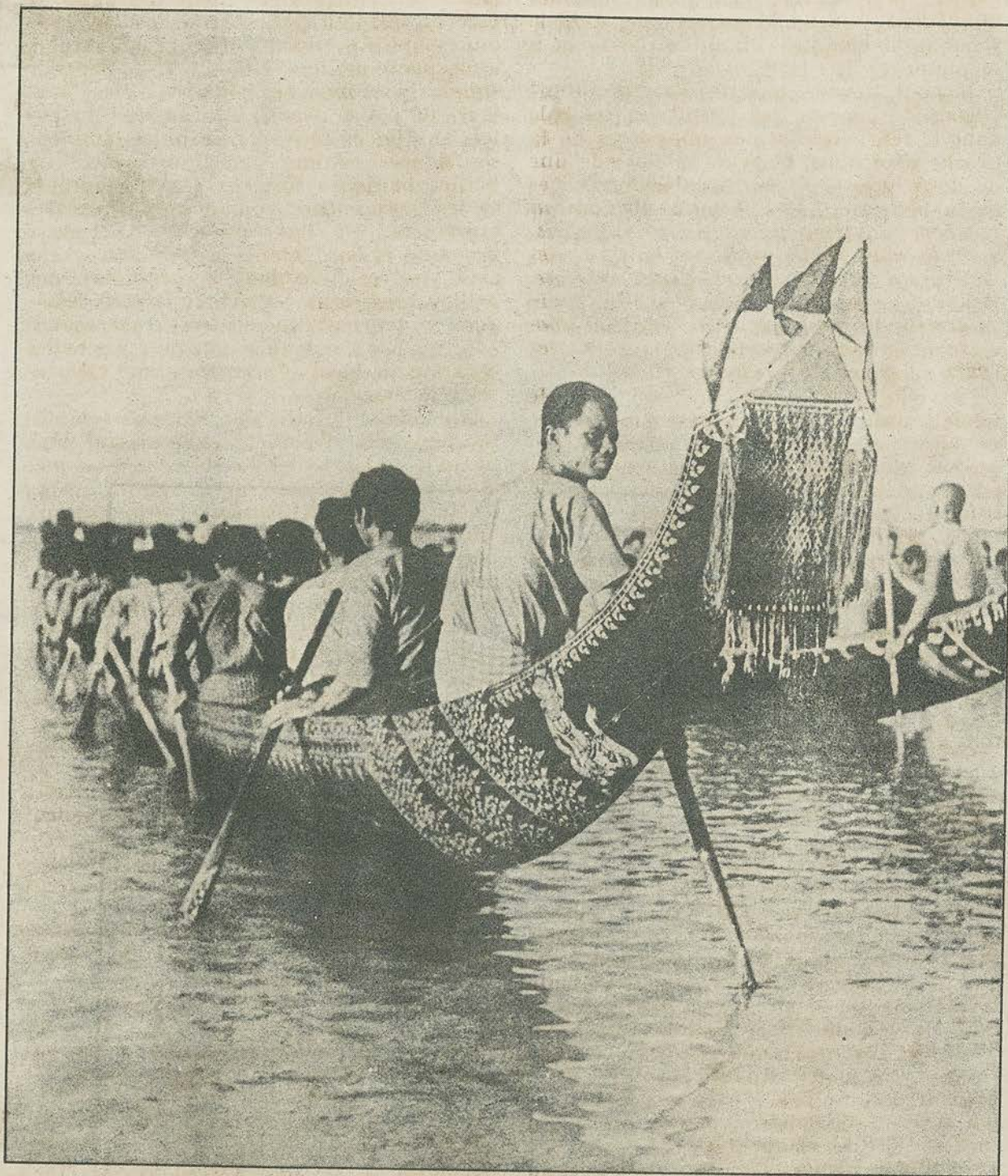
Il y aura l'armée terrible des Raksasas, dont les masques de monstres étoufferont les ratons de sept ans...

Et dehors, sur tout le vieil empire encore miroitant d'eaux, l'immense clair de lune silencieux, — le clair de lune d'argent froid qui touche au fond des haliers les ruines sombres des villes mortes...

BIBLIOGRAPHIE

- RAQUEZ. — *Les fêtes de Phnom-penh*, R.I.C., 1903, pp. 1017-1019.
 LECLÈRE (Adhémar). — *La fête des eaux à Phnom-penh*, B.E.F.E. O., 1904, pp. 120-130.
 LECLÈRE (Adhémar). — *Cambodge. Fêtes civiles et religieuses*, 1917, pp. 253-257.
 CUON (Okna Sophasit Râc). — *Bèp pāk Sakravā (Chansons chantées à l'occasion de la fête des eaux)*, 1932.
Souvenirs des cérémonies traditionnelles du retrait des eaux et des salutations à la lune, 1934.
 SAUVEPLANE (Jean). — *Cérémonies traditionnelles du retrait des eaux et des salutations à la lune*, I. C., 1941, n° 65.
 G. PORÉE et MASPÉRO. — *Mœurs et coutumes des Khmers*, 1938.

Photo HESBAY



« ... Chaque équipe dans sa teinte : rouge, rose, orangé, bleu, émeraude, violet, avec son chef à rame d'or... »

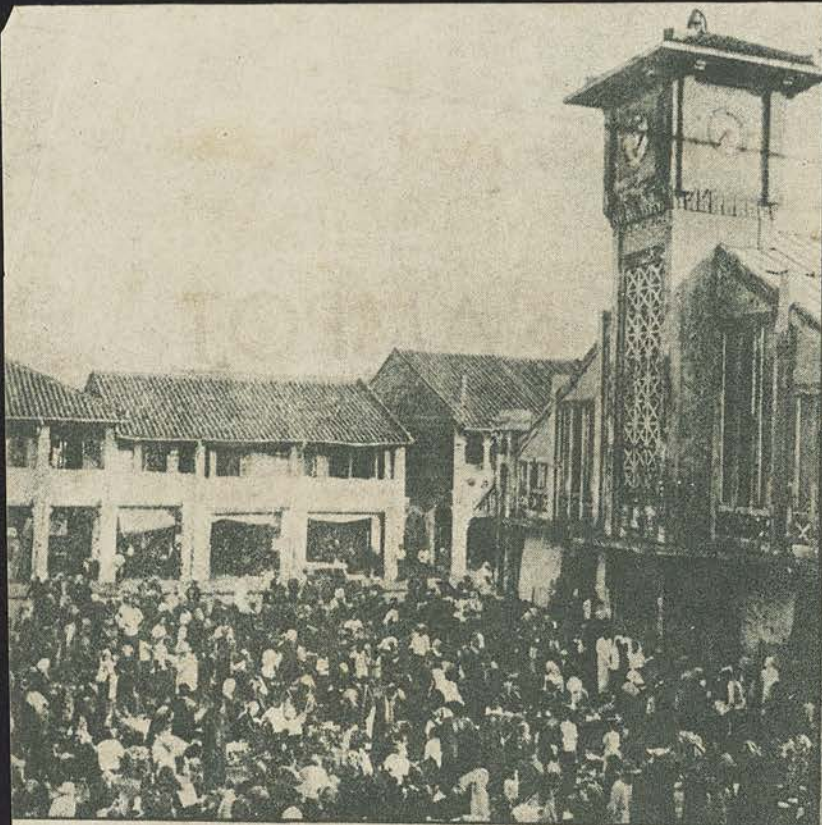
(J. LEUBA.)

« ... La Maison flottante dorée du roi et
la jonque-dragon amarrée auprès d'elle
devant l'immense paysage vert et bleu — si
tendrement nacré le soir — du confluent
des Quatre-Bras ; les tribunes pleines à
craquer ; les berges couvertes d'une foule
multicolore où se pressent Chinois, Anna-
mites, Cambodgiens et Hindous : les cent
pirogues aux quarante rameurs... »

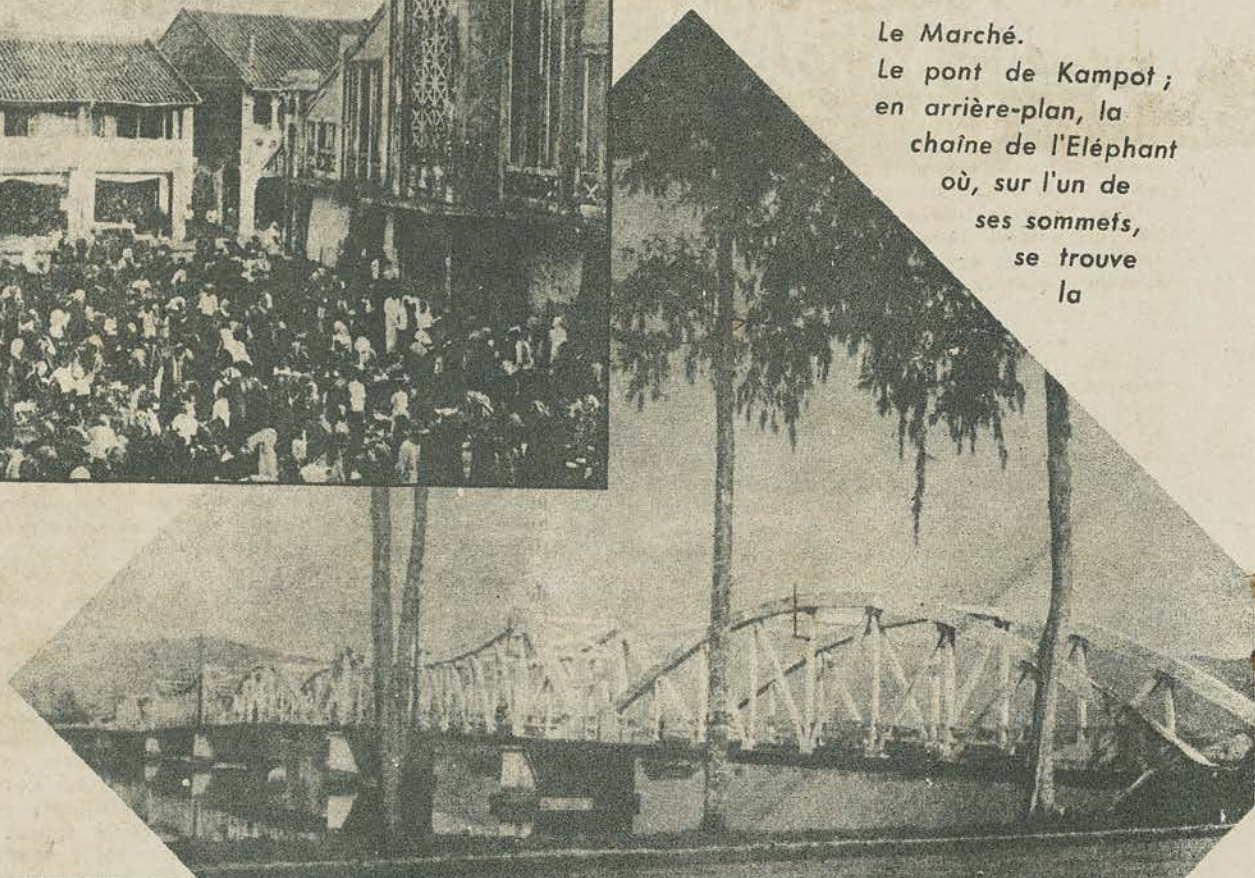




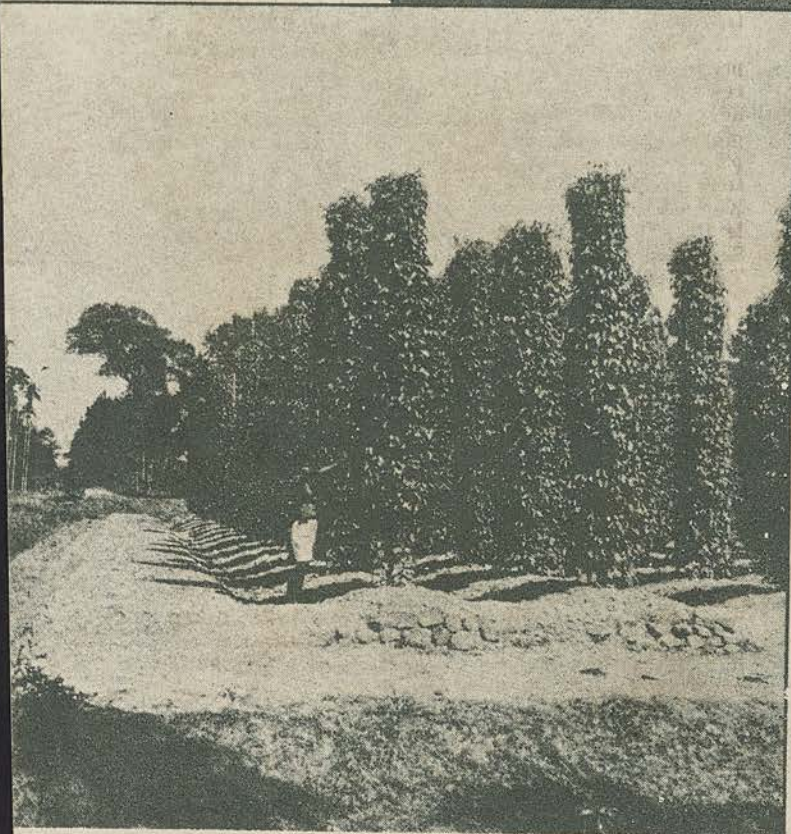
KAMPOT



Le Marché.
Le pont de Kampot ;
en arrière-plan, la
chaîne de l'Eléphant
où, sur l'un de
ses sommets,
se trouve
la



belle
station
d'altitude
du Bokor.



« ... Deux millions de pieds de
poivre cultivés dans les sroks
de Kompong-Track et Kampot
produisent la plus grande ré-
colte d'Indochine. »

LA PROVINCE DE KAMPOT

L'ARGEMENT ouverte sur le golfe du Siam où elle développe environ 400 kilomètres de côtes, la province de Kampot, limitrophe à l'ouest de la Cochinchine et à l'est de la Thaïlande, est la seule province maritime du Cambodge.

C'est l'une des régions les plus montagneuses et les plus boisées du pays khmère et toute sa partie occidentale est restée jusqu'à ces derniers temps à peine pénétrée.

HISTORIQUE

Isolée du reste du territoire par des barrières naturelles, cette circonscription semble n'avoir joué aucun rôle politique jusqu'au milieu du XV^e siècle. Ses rivages offrant de multiples abris aux pirates, l'insécurité y régnait et s'opposait à tout développement. Diverses tentatives d'invasion siamoises par voie maritime, principalement au cours du XVI^e siècle, amenèrent les souverains du Cambodge à s'intéresser davantage à cette région. Mais à la fin du XVII^e siècle, le fameux aventurier chinois Mac Cuu, chef d'une redoutable bande de pirates, réussit à imposer sa domination sur toute la zone côtière jusqu'à Hà-tiên.

Plus tard, son fils Mac Tôn obtint de se placer sous la suzeraineté de l'empereur d'Annam et c'est seulement en 1847 que la province fut restituée par l'empereur Minh Mang. Presque aussitôt, le roi An Duong fit construire la route reliant Kampot à Oudong, mettant fin à l'isolement qui avait empêché le développement de cette province.

C'est à Kampot qu'en 1855 débarqua M. de Montigny, chargé de mission au Siam et en Chine, et qui, à la demande du souverain du Cambodge, devait se rendre à Oudong pour y négocier un traité d'alliance entre ce pays et la France ; mais il recula devant les fatigues du voyage. C'est encore à Kampot qu'en 1865, le roi du Siam avait prévu une rencontre avec S. M. Norodom pour lui remettre les insignes de la royauté et lui donner l'investiture. L'intervention de Doudart de Lagrée et la présence dans la rade de deux navires de guerre français firent échouer cette manœuvre.

En 1885, l'insurrection qui éclata dans cette région obligea le Protectorat à prendre des mesures. L'ordre fut rapidement rétabli grâce à l'avis « le Sagittaire » et à l'action d'une compagnie d'Infanterie de Marine ; en avril 1885, M. Marquant créait la Résidence de Kampot. Depuis, la région n'a plus été troublée, sauf lors des hostilités avec la Thaïlande en 1940-1941, et elle s'est rapidement développée.

GEOGRAPHIE

Couvrant environ 17.000 kilomètres carrés, la province de Kampot est une des plus vastes du Cambodge. Le Prek Kampot, large rivière descendant de la chaîne orientale du massif de l'Eléphant, la divise en deux zones bien différentes.

À l'est, dans une grande plaine parsemée de pitons calcaires, la population est assez dense et la presque totalité des terres est appropriée et mise en culture. Des centres urbains assez impor-

tants se sont constitués : Kampot compte plus de 3.000 habitants ; Kompong-Trach et Tukméas groupent chacun plus de 2.000 habitants ; Damnak, Changoeur et Tani, près d'un millier.

À l'ouest, l'orographie change complètement. On trouve d'abord le massif de l'Eléphant dont la falaise abrupte, à 1.000 mètres d'altitude, n'est séparée de la mer que par une étroite bande de terre. C'est sur le rebord de cet énorme plateau qu'a été créée la station d'estivage du Bokor. Diverses îles, et notamment celle de Phu-quôc (qui dépend administrativement de la Cochinchine) se rattachent à ce système montagneux. Plus loin apparaissent les contreforts de la chaîne des Cardamomes dont les plis enchevêtrés sont coupés par quelques profondes vallées. Toute cette zone couverte de forêts est très peu peuplée. Seuls, quelques points de la côte sont habités par des pêcheurs qui s'y sont fixés en raison de l'abondance exceptionnelle de la pêche.

La population totale de la province compte plus de 233.000 habitants dont 155 Européens, 200.000 Cambodgiens, 7.000 Chams, 19.000 Chinois et 7.000 Annamites. Elle comprend également un petit noyau de peuplade primitive, les Saoch (environ 200 individus) qui ont conservé presque intact leur particularisme ethnique et linguistique.

Le climat est caractérisé, dans la partie ouest de la province, par une pluviométrie abondante (plus de 5 mètres au Bokor et 6 mètres à l'îlot Cône). Les cours d'eau sont nombreux et plusieurs peuvent être remontés par la navigation à vapeur et les grosses jonques. La navigation est cependant rendue difficile par l'existence de barres à l'entrée des rivières.

L'influence de la marée se fait sentir jusqu'aux premiers seuils rocheux. L'eau de toutes ces rivières est donc saumâtre pendant une partie de l'année mais elle reste douce pendant la saison des pluies en raison de la violence du courant. Les principaux cours d'eau sont, à partir de la frontière siamoise : le Stung Russey Chrum ; le Stung Koh Chalao, alimenté par le Stung Chai Areng et le Prek Tatey ; les preks de Kompong-Som, Tuk-Sap, Kompong Smach, Kampot, Kompong-Trach et Tukméas.

ADMINISTRATION

La province ou K'etr de Kampot est divisée en sept circonscriptions (sroks) qui sont : Kas-Kong, Kompong-Som, Prey-Nop, Kampot, Ch'uk, Kompong-Trach et Bantéai-Méas ; elle comprend au total 64 K'ums. À la tête de l'Administration cambodgienne se trouve un haut mandarin (Chauvaik'etr), qui a le titre d'Excellence.

La plupart des services techniques (Assistance médicale, Enseignement, Travaux Publics, Trésor, Cadastre, Douanes et Régies, Sécurité) sont représentés au chef-lieu par un ou plusieurs fonctionnaires européens assistés de personnel indochinois.

La justice est rendue, en matière française, par le tribunal résidentiel, en matière cambodgienne, par le président du Sala Dambaung.

THAILANDE

PURSAT

Kas. Kapik
Pêcheries
Kas. Moul

Bois
Cardamomes
Gomme-Guile

KAS KONG

Ch. Chumnop

KG. SPEU

KOMPONG-SOM

Bois
Gomme-Guile

Bre Umbel

Chhat On

BAIE DE

KOMPONG-SOM

Pêcherles

PREY-DOP

Caoutchouc

Prey-Nop

Ream

KAMPOT

CHHUK

TA-KEO

Cbhouk

Bokor

KAMPOT

BANTEAI

Poivres

MEAS

ak-Méas

Chaux

Tani

Kg Trach

Tonnon

HaTiên

KG. TRACH

COCHINCHINE

ILE DE
PHU-
QUOC

- Routes principales
- - - Routes secondaires
— Fleuves et rivières
Cote des 600 m

PRINCIPALES RESSOURCES

Outre le paddy, dont la production moyenne excède légèrement les besoins de la population, les principales richesses de la province sont :

Le poivre. Malgré les ravages causés par l'anguillule, les poivrières comprennent encore près de 2 millions de pieds cultivés principalement dans les sroks de Kompong-Trach et Kampot et produisent la plus grande partie du poivre récolté en Indochine ;

Les bois et sous-produits forestiers, pour lesquels le montant des redevances versées au budget a atteint au cours de la dernière année 220.000 piastres ;

La pêche qui, pendant la dernière campagne, a permis l'exportation sur la Cochinchine de plus de 3.000 tonnes de poissons secs, pêchés et préparés à Kas Kapik et à Chamlang Ko ;

L'élevage qui a donné lieu, en 1943-1944, à l'exportation sur les provinces voisines d'un contingent important de bovins et de porcs et 50.000 volailles ;

La chaux, dont la production, intensifiée en 1943, a été d'environ 18.000 tonnes au cours de la dernière année.

A citer également quelques plantations d'hévéas (couvrant au total environ 200 hectares), la production de noix de coco, de sucre de palme, de tabac et de fruits (en particulier les durions).

D'autre part, une extension importante a été donnée depuis deux ans aux cultures de ricin, d'arachide et de Krabas Tès (coton arborescent) et des plantations de cacaoyers viennent d'être effectuées dans les régions de Prey-Nop et de Chumnéap.

INDUSTRIE ET EQUIPEMENT ECONOMIQUE

L'industrie est représentée par : une usine de tissage de soie, une distillerie produisant annuellement 700.000 litres d'alcool, une décortiquerie mécanique, une usine de conserves alimentaires, quelques fabriques de nuoc-mam, treize scieries et quatorze fours à briques.

L'artisanat du tissage, vivement encouragé, commence à produire, en faible quantité, des tissus de kapok et de fibres d'ananas.

L'équipement économique est encore sommaire, sauf un réseau routier, assez dense à l'est de la province, qui comprend au total 450 kilomètres de routes et plus de 500 kilomètres de pistes.

Le seul bon port accessible aux bateaux de fort tonnage est Réam, doté d'un appontement en ciment. Kep et Kampot, accessibles seulement aux bateaux de faible tirant d'eau, ont des appontements en bois.

Il existe deux usines électriques : l'une à Kampot qui dessert avec le chef-lieu, les centres de Kep, Damnak Changoeur et Kompong-Trach ; l'autre au Bokor, qui distribue la force motrice et l'éclairage à l'hôtel et aux villas de la station pendant la saison.

Dans la région de Prey-Nop, d'importants travaux d'hydraulique agricole ont permis de protéger contre l'eau salée 12.000 hectares de terres riches, dont la plus grande partie est déjà cultivée.

EQUIPEMENT SOCIAL

L'enseignement officiel est distribué par une école primaire complémentaire et 8 écoles primaires élémentaires à près de 1.500 enfants. Il

est complété par 10 écoles rurales, une école d'application de bonzes, 94 écoles de pagode, 16 écoles privées chinoises et 7 écoles de mosquée chams.

Un sérieux effort a été fait pour le développement des mouvements sportifs et de jeunesse : 4 stades sont entièrement équipés et 2 autres en cours d'aménagement. D'autre part, il existe 4 terrains d'entraînement, 2 plongeoires à Kep et un bassin de natation est en cours de construction à Kampot. La province a récemment reçu, par arrêté de M. le Gouverneur Général, le prix du mérite sportif de l'Indochine. Une école provinciale des cadres de Jeunesse doit être ouverte cette année. Dès à présent, dans chaque srok, des sections de Yuvan et de rassemblement ont été constituées.

L'Assistance médicale est dispensée par un médecin-chef européen et un médecin indochinois au groupe hospitalier du chef-lieu et par neuf infirmeries réparties dans l'intérieur.

STATIONS D'ESTIVAGE

La réputation de province touristique dont jouit Kampot est due à l'existence des plages de Kep et de Réam et de la station d'altitude du Bokor.

L'effort commencé depuis plusieurs années pour l'aménagement du centre de Kep a été activement poursuivi au cours de ces deux dernières années. Les circonstances ont fait apparaître l'insuffisance de logements pour les estivants et l'Administration locale a dû prendre des mesures pour permettre aux gens fatigués et aux familles nombreuses de profiter à tour de rôle des bienfaits du séjour au bord de la mer. Un plan d'aménagement et d'extension a été dressé par les soins du Service Central d'Urbanisme. D'importants travaux d'assainissement ont été entrepris selon les directives de l'Institut Pasteur. Malgré les difficultés de construction, 4 villas ont été récemment terminées et 16 autres, en cours de construction, seront habitables vers la fin de l'année. Plus de 2.000 arbres ont été plantés, des voies nouvelles ont été ouvertes et un jardin d'enfants, frère de celui du Tam-dao, construit à proximité du bungalow. La station, qui a dû refuser du monde au cours de la dernière saison, paraît appelée à un bel avenir. Située à 170 kilomètres de Phnom-penh, tout près de la frontière cochinchinoise, dans un site admirable, c'est pour les Européens aussi bien que pour l'élite indochinoise et chinoise du Cambodge et de l'Ouest cochinchinois, la plage indiquée pour les vacances et même pour le week-end. Cette situation et la faveur dont Kep bénéficie de la part du public depuis de longues années justifient les efforts actuellement accomplis par l'Administration en vue de poursuivre l'assainissement, d'augmenter la capacité de logement et de doter la station de toutes les distractions susceptibles d'y être mises à la disposition des baigneurs.

Le Bokor, à plus de 1.000 mètres d'altitude, est la station de repos par excellence qui combine, en faveur des gens fatigués, les bienfaits de l'altitude à ceux de l'air marin. On y accède par une excellente route dont le parcours est un véritable enchantement. Par temps clair, il offre au visiteur le panorama grandiose du golfe du Siam, de l'île de Phu-quôc à la baie de Réam.

Terre d'élection pour les touristes auxquels elle offre les sites enchanteurs de ses plages à Kep, Réam, Ilot Cône, grâce d'autre part à la richesse et à la diversité de ses ressources, la province de Kampot paraît appelée à un bel avenir lorsque son équipement économique aura été complété.

CAMBODGE

par GUY ISSARTIER

Ciel tendre, ciel pur, ciel de pervenche,
dans la fraîcheur des eaux et du vent,
dans les pâles traînées de nuages
et les brumes de l'aube de décembre,
la Ville se baigne et frissonne.

Tropical hiver,
à travers l'éternel panache vert
des palmes.

Le sourire des femmes
se voile derrière de grands fichus de laine sombre,
l'écharpe aux épaules drapée retombe,
balancée de plis sur les bras nus.
Corps de femmes comme des amphores, cous de colombes...

Aux pointes des pagodes les corneilles
se posent comme des doubles croches
sur la portée des toits cornus.
Derrière elles le soleil, sur lui-même ébouriffé,
en boule comme un oiseau qui a froid,
jette le reflet d'or de ses plumes
dans la rivière bleue,
et sur la robe jaune des moines
qui vont quêtant, par les rues.

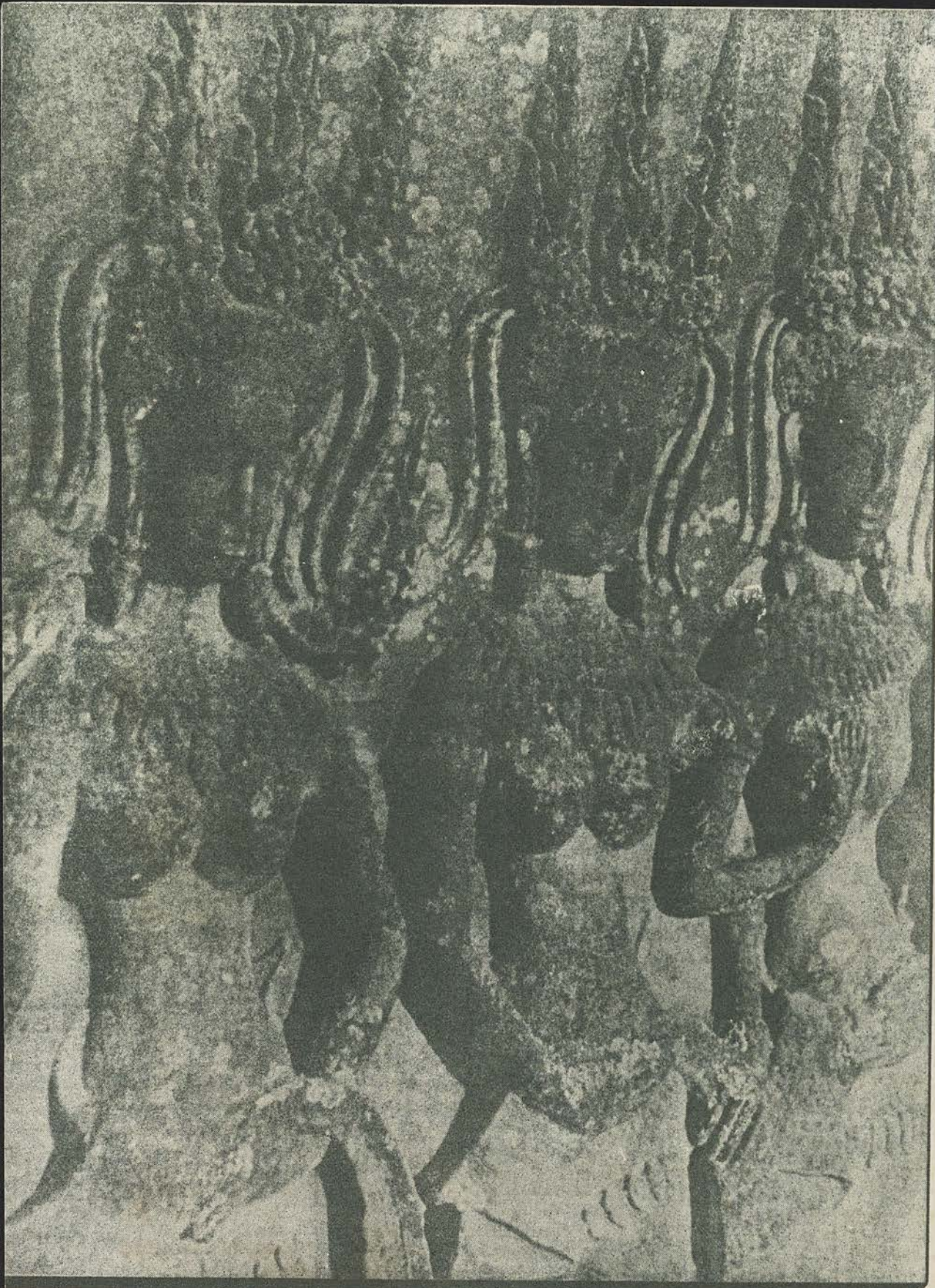
Dans ma main au vent de la course
frémissait une fleur de champa
— de celles, qu'enroulées d'un cheveu balancent
à leurs tempes, les jeunes filles —
rude et douce comme un insecte prisonnier entre mes doigts,
et dont on boit le miel, petite abeille,
comme le suc et la source,
comme l'essence
de tout cet amour respiré sur toi,
ô pays Khmèr!...



Photo
Marc ALEX

« ... Ce sourire qui se retrouve sur toutes les images du Bouddha, depuis le Thibet jusqu'à la Chine : le sourire de la Grande Paix, obtenue par le Grand Renoncement et la Grande Pitié. »

LOTI)



« ... En haut-relief sur les murailles, toujours des Apsâras qui se tiennent par groupes, m'accueillant avec des sourires de moquerie discrète, les yeux à demi clos. »

Photo
Marc ALEX

(P. LOTI.)

ECHO DU CAMBODGE

par M. ALLOUARD

EN acceptant, au mois d'août dernier, de tracer quelques petits tableaux de la vie cambodgienne, je ne mesurais pas l'étendue de mon imprudence ! Plusieurs années passées au milieu d'un peuple simple peuvent donner l'illusion que, pénétrer plus avant dans la connaissance de ses us et coutumes le jour où il vous prendra envie de compléter des observations personnelles, sera jeu d'enfant. Vous vous trompez ! Consciencieusement, vous avez absorbé tout ce qui a été écrit jusqu'à ce jour sur le Cambodge et les Cambodgiens, et vous vous présentez aux fêtes rituelles, quasi officielles, possédant le « programme » jusqu'au bout des doigts. Mais rien, jamais, ne se passe exactement comme dans les livres, et vous revenez déçu parce que le « lancement des luminaires », ou tel autre rite aussi spectaculaire que vous escomptiez n'a pas eu lieu. Pourquoi ? Et vous voilà parti à suspecter la bonne foi et l'exactitude de vos auteurs !

Puis, un beau jour, vous décidez (vos goûts vous y poussant et vos loisirs vous y aidant), d'aller étudier le paysan chez lui, car sa vie, simple en apparence, ne l'est pas autant que cela. Un système serré de vieilles coutumes, de croyances anciennes, en marquent chaque étape : elles l'empêchent de construire sa maison n'importe où et n'importe comment, puis, une fois la demeure achevée, lui imposent tout un rituel pour y pénétrer. Veut-il châtrer son taureau ? C'est là aussi une opération délicate qui demande la recherche du jour faste, et se fera suivant des règles minutieusement pré-établies. Ce sont des vieilles croyances encore qui, tout petit déjà, le faisaient courir après le chat pour le plonger dans la jarre, quand la sécheresse menaçait les récoltes paternelles.

Et ainsi de suite, pour toutes les grandes occasions de l'existence.

Vous avez donc en vue telle ou telle cérémonie familiale, à laquelle vous avez été d'ailleurs convié avec beaucoup de gentillesse. Mais prendre rendez-vous dans ce pays de charmant à peu près demande quelques mises au point, que vous ferez bien, toutefois, de ne pas tenir pour sacrées ! Sur ses doigts, votre interlocuteur comptera et recomptera, laborieusement, le nombre de jours qui vous séparent du grand jour. Enfin vous y voilà : trois, sans

tenir compte du jour entamé. (Et assurez-vous que, sur ce point, vous êtes bien d'accord !) Quant à l'heure, ne demandez pas trop de précisions inutiles. Qu'il vous importe seulement de savoir que cela se passera « avant ou après midi ». Pour le reste, allez vous renseigner sur place, au jour dit, et s'il vous semble que quelque chose se prépare, ne demandez rien et installez-vous dans la place, ou ne vous en éloignez pas trop, car les « cinq minutes » d'un paysan cambodgien peuvent durer une heure et plus, et ses « peut-être deux heures » vous feront, si vous les prenez au pied de la lettre, manquer à coup sûr ce que, depuis si longtemps, vous désirez connaître.

De plus, il arrive fréquemment au Cambodge que des cérémonies semblables se déroulent de façons assez différentes d'une région à l'autre. Et c'est là un nouveau sujet de perplexité et de tracas pour peu que vous ayez l'esprit critique. N'ayant pu obtenir de votre chauffeur, par exemple, une explication satisfaisante, vous vous adressez au cuisinier, au jardinier, au secrétaire en désespoir de cause, et béni soit le jour où ils seront tous d'accord ! Car l'un sera originaire du golfe du Siam, l'autre de Phnompenh, un troisième de Prek-Svay, à deux kilomètres de Kompong-Cham, et cela suffit à expliquer le malentendu, les influences bouddhiques et brahmaniques se partageant le pays de façon tout à fait fantaisiste.

A ce propos, il suffit de rappeler qu'en des temps très lointains, se rapprochant sans doute du début de notre ère, le bouddhisme primitif, qui était essentiellement « une confrérie de moines isolés dans de pieuses retraites, à l'écart des activités humaines, appliqués à la pratique d'une discipline purement ecclésiastique, qui visait à former des « Arhats », des saints purifiés de toute souillure, sortis à jamais de l'océan des transmigrations » (1), changea brusquement et « l'activité auparavant condamnée est alors glorifiée, sanctifiée, sous la condition d'être dégagée des intérêts personnels et d'être employée au salut d'autrui » (2).

Au bouddhisme du Petit Véhicule (Hīnayāna), de tradition pâlie, vient se substituer le

(1) Voir de G. PORÉE et E. MASPERO : *Mœurs et coutumes des Khmers*.

(2) Sylvain LÉVI : *L'Inde et le Monde*.

Bouddhisme du Grand Véhicule (Mâhayâna), de tradition sanscrite, « qui va conquérir l'Iran Oriental, l'Asie Centrale, la Chine, la Corée, le Japon, la presqu'île indochinoise et les grandes îles de l'archipel indien » (1).

Dans l'ancien Cambodge, donc, bouddhisme et brahmanisme se développent côte à côte, jouissant « successivement et même simultanément de la faveur de la Cour » (2), jusqu'à ce que le royaume, arrivé à l'apogée de sa puissance et « épuisé par le fardeau écrasant de sa gloire » (3) succombe à l'attaque des Siamois. Les vainqueurs étouffent brusquement la civilisation des vaincus ; ils leur apportent en compensation une religion douce, aux doctrines de résignation, « dont les ministres voués à la pauvreté se contentaient d'un toit de paille et d'une poignée de riz, dont les préceptes assuraient la paix de l'âme et la tranquillité sociale » (4). Le peuple khmèr, « resté primitif et rude sous le vernis d'une brillante civilisation », adopte la doctrine simpliste du Petit Véhicule qui, par « sa tendance à l'ataraxie », son « dédain des arts » le reposait, peut-on croire, de l'effort surhumain exigé par les rois constructeurs. Il se tiendra désormais à cette doctrine, mieux appropriée à son caractère que les spéculations métaphysiques du Grand Véhicule.

Nous verrons aussi l'influence très nette que les Chinois ont apportée dans les pratiques religieuses, principalement sur les bords du Mékong.

Pour terminer ce préambule je dirai que, d'une façon générale, les jeunes générations cambodgiennes semblent se désintéresser de plus en plus des vieilles coutumes, et c'est dommage. C'est pourquoi je souhaite, à ceux qui se sentiraient attirer par tout ce que le Cambodge possède encore de traditions cachées, un voisin de campagne, vieux bonhomme de paysan ou, comme le mien, garde forestier en retraite — tous deux gens simples restés très près des choses de la terre — et qui, paisiblement, se préparent au Grand Départ en fréquentant assidûment la pagode.

Mes notes n'ont pas la prétention d'être complètes. D'autres, plus qualifiés que moi, n'y sont pas encore arrivés, mais je ferai de mon mieux pour rendre vivant à ceux qui ne le connaissent pas, ce pays insouciant, riche et gai, ce pays heureux.

Fête du Pheum Bèn ou Fête des Morts.

Et maintenant, pour être d'actualité, commençons par le Pheum Bèn (ou Ph'Chum Bèn), la fête des Ancêtres, qui correspond à notre fête des Morts, et qui vient d'être célébrée par tout le pays, la première quinzaine du mois de septembre (fin du mois de Phottrobot cambodgien, et début de celui d'Asoc).

Je crois que, pour la plupart d'entre nous, le jour des Morts évoque, jusqu'aux plus lointains souvenirs, un jour gris et froid, une pluie fine, triste, qui tombe des arbres dépouillés sur les allées étroites d'un cimetière, des gens en noir...

Si, au Cambodge, l'époque du Pheum Bèn tombe également au moment le plus maussade de l'année — ce qui a donné naissance à l'expression « un temps de Phottrobot », comme nous dirions « un temps de la Toussaint ! », — la comparaison s'arrête là. Rien, au Cambodge, ne peut être vraiment triste, pas même le jour des Morts, et surtout pas ce jour-là, qui ramène passagèrement auprès des vivants l'Esprit des disparus. Oui, le ciel est en cette saison, le plus souvent bas et chargé d'eau, mais la pluie tombe drue sur des arbres pleins de sève, sur des pelouses bien vertes.

Pendant les deux semaines qui précèdent le Pheum Bèn, chacun se prépare à la fête en se rendant chaque matin à la pagode, les mains chargées d'offrandes, et c'est un défilé joyeux de belles filles, de jolies dames, en costume d'apparat. On délaisse un peu de nos jours le sampot national, drapé en plis cassants, pour le sarong plus seyant qui affine la silhouette en épousant gracieusement la tombée des reins. La chemisette se modernise. Tout comme sa sœur cochinchinoise, l'élégante cambodgienne a adopté nos épaules occidentales, renforcées, oh ! mais très discrètement jusqu'ici. L'écharpe est passée en bandoulière sous le bras droit, les deux extrémités se croisant sur l'épaule gauche. Des femmes de condition plus modeste portent la longue robe ajustée à manches longues. Elles arrivent par groupes, le plateau ou la corbeille bien calé sur la tête, sur le « krama » roulé en boule, cette écharpe-à-tout-faire dont le Cambodgien ne saurait se passer, et qui lui sert, suivant le jour et l'heure, de portemonnaie, de costume de bain, de mouchoir ou de parasol. Pour protéger les aliments de la pluie ou de la poussière, certaines ont coiffé leur plateau d'un cône de calicot rouge. Comme je demandais à un jeune Cambodgien pourquoi, seules, les femmes de la campagne portaient encore sur la tête, la réponse vint assez imprévue : « Pour les autres, les cheveux sont trop jolis ! »

Les petits enfants, eux, trottaient sur les talons maternels. Je ne connais rien de plus amusant que les fillettes cambodgiennes : de vraies petites cloches, dont la jupe très longue et très large, noire à bande rouge, toujours remontée levant sur un ventre proéminent, pend inva-

(1) Sylvain LÉVI : *L'Inde et le Monde*.

(2), (3) CÉDÈS : *Religions indiennes du Cambodge et du Laos*.

(4) Louis FINOT : *Les études indochinoises*.

riablement par derrière, et laisse juste passer deux petits pieds qui font ce qu'ils peuvent pour suivre. Les garçons, le plus souvent gros bébés joufflus et bronzés, vont tout nus, c'est plus économique.

Dans la pagode quelques dévots se sont acquis des mérites supplémentaires en procédant au grand nettoyage d'avant les fêtes. Ils ont renouvelé les bâtonnets d'encens devant la Divinité, disposé les fleurs sans tiges en bouquets coniques, jeté les offrandes anciennes et poussiéreuses, balayé avec soin le dallage. Et c'est dans cette atmosphère renouvelée que bientôt se presse une foule silencieuse et recueillie, les bonzes d'un côté, assis en lignes, les fidèles en face, jambes repliées sur le côté, les offrandes déposées sur le sol. Toute fête comporte toujours des dons faits à la communauté — dons de gâteaux, de tabac, de bâtonnets, de fruits —, car c'est là un des principaux devoirs des fidèles envers le temple.

Aujourd'hui, la bénédiction s'étendra aux petits bols de riz entouré de gâteaux, que chacun a préparé tout spécialement en vue de l'offrir aux âmes des siens. On m'avait parlé d'un petit bol réservé à ce genre d'offrande, mais beaucoup m'ont paru se servir du bol à riz ordinaire, d'argent ou de cuivre. De même pour les gâteaux. Il semble bien que le gâteau rituel, (ce qui expliquerait la traduction de « Pheum Bèn » par « le rassemblement des gâteaux »), soit un certain gâteau de riz, roulé avec de la viande et des haricots germés. Une cuisinière morose à laquelle j'en avais demandé la recette, m'avait prévenu que « la viande, maintenant, c'est trop difficile trouver et beaucoup cher, alors acheter n'importe quoi, même gâteaux chinois ». Mais cette vieille pessimiste se trompait, car j'en ai vu beaucoup, de ces gâteaux roulés, accompagnés, il est vrai, de beaucoup d'autres. Certains m'ont soutenu qu'on faisait, dans le temps, quatre sortes de gâteaux pour ce jour-là. C'est bien possible, tout change !

Les aliments une fois bénits, comme nous allons fleurir nos tombes, on s'en va, ici, tranquillement, autour de la pagode, déposer le « baï bèn », le riz des Ancêtres, devant les « chetdey », monuments funéraires en pierre, circulaires sur une base carrée, très effilés au sommet, et qui reçoivent les cendres mortuaires.

Les offrandes resteront là jusqu'à midi, puis seront déposées dans un morceau de tronc de bananier, chacun remportant son bol vide qu'il rapportera plein le lendemain.

Et ainsi, pendant quinze jours.

Ceux qui, pour une raison quelconque, ont conservé chez eux leurs petites urnes funéraires, en bonne place, près de la statuette du

Bouddha, ont élevé un petit autel qu'ils approvisionnent de la même façon.

A l'expiration de cette période préparatoire, c'est la fête des Ancêtres proprement dite, le jour des invocations et de l'appel des âmes. Journée de prières psalmodiées dans le calme et la sérénité. Le murmure des voix lutte avec le crépitement de la pluie sur le toit, et qui retombe en cascades sur le sol. On ferme les volets de bois, et les quelques bougies allumées devant le Bouddha éclairent mal un jour blafard. Seule, la pluie au dehors mène son train : au dedans, tout est recueillement. On attend l'arrivée invisible aussi simplement que s'il s'agissait d'une visite ordinaire. Puis, à la tombée du jour, profitant d'une éclaircie, on se disperse par les chemins détrempés.

Une bien jolie coutume voulait que le lendemain à l'aube, les âmes soient renvoyées d'où elles étaient venues — Enfer ou Paradis — sur des barquettes en tronc de bananier chargées de riz et de gâteaux, et illuminées de bâtonnets, de bougies ou de toute autre façon. Cette flottille était mise à l'eau, sur l'eau courante la plus proche, fleuve ou ruisseau. Les villages qui n'en avaient pas à proximité reconduisaient les leurs par route, mettant à leur disposition des charrettes en miniature, taillées dans le bananier.

Malheureusement, cela n'a plus lieu chez moi, sur les bords du Mékong (depuis quelque dix ans m'a-t-on dit), et les âmes s'en retournent aussi discrètement qu'elles sont venues, abandonnant riz et gâteaux aux enfants du village.

Chacun, donc, s'en retourne chez soi, « et sitôt après, dans l'ombre des volets clos, des portes demi-fermées, plus ne s'entend que frôlements de pieds nus : fantômes jaunes qui errent » (1).

Cette retraite silencieuse ne sera pas de longue durée, car bientôt les bonzes fêteront leur sortie de retraite par les cérémonies du « Vassa ». Le Cambodge est ainsi fait, que les occasions de se divertir s'y succèdent à une cadence réjouissante, d'autant que ce peuple jeune et qui aime à rire a su s'approprier nos fêtes nationales et chrétiennes, et se ferait scrupule d'ignorer celles des Chinois et des Annamites. Et dire qu'il se trouve encore de bonnes gens assez timorées pour s'alarmer de cet état de choses au nom de je ne sais quel principe de mise en valeur du pays, et se réjouissent aujourd'hui de ce que la romanisation du calendrier khmèr, en faisant fusionner les dates de quelques fêtes françaises et cambodgiennes, réduira d'autant le nombre des jours fériés !

(1) PORÉE : *Mœurs et coutumes des Khmèrs*.

IL IE IB IR II ID G IE

PARTIE "A"

LE PASSE-PAROLE (suite)

2^e exemple. — Sud donneur. Les deux camps vulnérables.

P	Vxx	P	9x	P	R10xx
C	xx	C	R10xxx	C	AD9x
K	109xx	K	ADVx	K	Rxx
T	Dxxx	T	Ax	T	Rx
		O N E			
		S			
P	ADxx	P	8x	P	43
C	V8	C	7653	C	RV7642
K	xx	K	D87	K	—
T	V109xx	T	—	T	Rx964

Les enchères.

Sud	Ouest	Nord	Est
pas	pas	cœur	contre
pas	2 trèfles	2 carreaux	contre !
2 cœurs	pas	pas	contre

au lieu de :

Sud	Ouest	Nord	Est
pas	pas	cœur	contre
pas	4 trèfles	pas	pas
contre !	pas	pas	2 S. A.
contre !	—	—	—

Sud ayant passé sur le contre d'Est a ou bien un jeu nul et toute redemande de Nord sera contrée ou bien un jeu semi-fort et il faut alors lui laisser la parole.

En l'espèce, Sud a précisément ce jeu semi-fort, et de plus aux couleurs des adversaires ! D'ailleurs, eût-il eu un soutien à cœur qu'il aurait certainement sorti deux cœurs ou surcontre. Raison de plus pour Nord de laisser à son partenaire le soin de fixer la suite des enchères.

Communications et tempos.

P	65	P	D43
C	Dxx	C	ARx
K	D98x	K	A10xx
T	V9xx	T	RD10
		O N E	
		S	
P	RV8	P	A10972
C	Vxxx	C	10xx
K	RVx	K	xx
T	xxx	T	Axx

Une faute considérable est souvent commise par des joueurs pourtant déjà expérimentés :

C'est celle qui consiste à ne pas revenir dans la couleur longue d'entame du partenaire contre une demande de sans atout ; avant d'en arriver à cette décision il faut, en effet, être très sûr d'avoir une autre ligne de jeu aussi bonne à sa disposition ; en cas contraire, il ne faut à aucun prix changer de couleur.

Dans l'exemple ci-contre, Est joue 3 S. A. et Sud entame du 7 de pique ; le 8 de Ouest fait la levée, puis le déclarant joue cœur trois fois, donnant au 3^e tour la main à Nord. A ce moment, celui-ci voyant RV de pique à sa droite abandonne la couleur d'entame de son partenaire pour jouer petit trèfle ! Est prend du Roi ; Sud catastrophé laisse passer, car s'il prenait de son As, c'en serait fini de ses piques... peut-être Nord pourra-t-il reprendre la main à carreau et jouer pique ! C'est bien ce qui se produit, mais il est trop tard hélas, car Est a ses neuf levées (3 cœurs, 3 carreaux, 2 piques et 1 trèfle !).

N'oubliez donc jamais, lorsque vous ne revenez pas à la couleur d'entame de votre partenaire, que vous risquez de lui enlever la seule rentrée qu'il possède, rentrée qui ne devrait être utilisée que lorsque sa couleur est affranchie. C'est perdre ainsi un précieux temps qui ne se rattrape plus.

A noter que l'entame peut être faite dans une courte pour des raisons de protection ; le partenaire doit

par LE POULAIN

facilement reconnaître une telle situation grâce à la règle de onze ; à ce moment, au contraire, c'est à lui de chercher la meilleure couleur à jouer.

PARTIE "B"

LE SURCONTRE, ARME A DOUBLE TRANCHANT

(suite)

Ce deuxième exemple de M. R. Seminario est plus à sa place dans le coin des experts, les enchères comme le jeu de la carte pouvant être cités en exemple aux meilleurs :

« Il se produisit au cours du tournoi du « Monde Bridge » du 15 novembre 1935 qui nous coûta, à mon partenaire et moi, 11 points de match, nous faisant passer du premier au quatrième rang du classement final. Ce fut d'autant plus regrettable que mon partenaire avait, jusqu'à cet instant fatal, déclaré d'une manière absolument parfaite en passant parole ; mais son surcontre gâcha tout et nous valut un zéro au lieu du top qu'aurait pu nous rapporter ma déclaration.

P	AX752	P	43
C	3DV10	C	RV7642
K	AR94	K	—
T	A32	T	Rx964
		O N E	
		S	
P	RDV96	P	8
C	A	C	DX985
K	7653	K	DX82
T	D87	T	V5

Les enchères se déroulent ainsi, Ouest étant donneur et tout le monde vulnérable :

Ouest	Nord	Est	Sud
1 pique	pas !	2 cœurs	pas
2 piques	pas !	3 trèfles	3 carreaux
contre	surcontre	3 piques	pas
4 trèfles	4 carreaux	pas	pas
pas	—	—	—

« Ouest ayant très habilement attaqué atout et re-joué carreau dès qu'il reprit la main avec cœur A, je ne pus réaliser que 3 trics et chutai donc d'une levée, donnant ainsi 200 points à nos adversaires. Sans le surcontre intempestif de Nord, Est aurait passé et Ouest aurait, de son propre aveu, entamé de A de cœur suivi du 3 de carreau ou du R de pique, ce qui m'aurait permis de réaliser facilement, par une double coupe, 4 trics dans la première alternative et 5 dans la seconde. Nous aurions ainsi marqué au minimum 820 points, réalisant en tout cas le meilleur score possible sur cette donne.

« Mon partenaire avait été trop gourmand et il nous fit perdre ainsi tout le bénéfice qu'aurait pu nous rapporter ma déclaration de 3 carreaux, annonce qui peut paraître assez risquée à première vue, mais qui était en réalité parfaitement logique et basée sur la certitude d'un jeu de double coupe révélé par les enchères discordantes de nos adversaires et par ma propre longueur à cœur. »

Voilà un surcontre bien malencontreux et qui paraissait justifié par les cartes mais certainement pas par les enchères...

Communications — Problème.

P	75	P	843
C	RDV10	C	A852
K	AR7	K	DV10
T	8762	T	A94
		O N E	
		S	
P	R62	P	ADV109
C	43	C	976
K	10864	K	532
T	DV105	T	A3

Sud est parvenu à un contrat de 4 piques, sans que les adversaires aient parlé. Ouest entame de la Dame de trèfle, le mort étant seul connu, quel sera le plan de Sud ?

Perles D'EXTRÊME-ORIENT



Nous ouvrons aujourd'hui un livre d'André Viollis qui fit explosion déjà en son temps, Indochine S.O.S., et nous trouvons page 121, ces lignes passionnées et savoureuses :

... Ça et là, petite tache rose des clairières ; j'y cherche vainement des yeux les tigres et les éléphants. On nous contait hier comment, il y a quelque temps, une troupe de vingt-deux éléphants poursuivait une auto lancée à 90 à l'heure qui ne leur échappa que de justesse...

Ceci ne donne évidemment qu'un aperçu du livre. Il est bien regrettable d'ailleurs que nous ne puissions pas le publier en entier sous cette rubrique. Il en vaudrait la peine ; quand ce ne serait que le titre !...

Pour rester avec les femmes — elles ont toujours eu un goût marqué pour les perles —, ouvrons ensemble Myriam Harry. Voici L'Indochine, un livre d'elle peu connu — heureusement ! Les perles abondent. Dans ce parc — un parc de perles de culture —, nous choisissons celle-ci, d'un bel orient.

Quant au riz, il se mangera grain par grain, avec des bâtonnets qui feront de loin, sur la porcelaine, le bruit d'une école de tricotage. Et l'on gloussera, on miaulera, on minaudera, on se fera des saluts, des remerciements, des simagrées ; puis, on s'essuiera doigts, bouche et nez avec un petit carré vert découpé dans une grande feuille de bananier que l'on lancera après l'avoir roulé en tampon dans la rue.

Grain à grain !... et dans la rue !



LA SEMAINE DANS LE MONDE

DU 22 AU 28 OCTOBRE 1944

Pacifique.

— Sur terre, une nouvelle opération de débarquement a été effectuée dans l'archipel des Philippines dans une île au nord de l'île de Leyte.

De violents combats se poursuivent sur cette dernière.

— Dans les airs l'aviation nipponne a effectué de nombreux raids sur le théâtre d'opérations des Philippines.

L'aviation alliée, de son côté, a bombardé les Kouriles, ainsi que le centre industriel d'Omura, dans l'île Kyushu de l'archipel Nippon.

— Sur mer, une violente bataille navale s'est déroulée à l'est des Philippines, du 24 au 26 octobre, entre les flottes japonaise et américaine.

Birmanie.

Dans les montagnes de Chine, près de la frontière des Indes, un violent combat se livre actuellement près du pic Kennedy, point culminant situé au sud de Tiddim et dominant la route Tiddim-Fort-White.

Dans le secteur central, les forces sino-américaines longeant la voie ferrée Myitkyina-Mandalay, ont occupé la gare de Mohnyin.

Chine.

Dans le secteur de la route de Birmanie, des combats locaux se poursuivent aux environs de Lungling, toujours tenu par les forces japonaises.

Dans la province du Kwangsi, la bataille de Kweilin se poursuit avec la même intensité. Le centre des combats se situait, en fin de semaine, aux environs de Jungkiang, à une trentaine de kilomètres au nord-est de la capitale.

Dans la vallée du Si-kiang, les forces chinoises de Chungking ont déclenché une série de contre-attaques au nord des villes de Pingnam et de Kweiping.

Europe orientale.

— Sur le front de Finlande, après avoir occupé Petsamo, les forces soviétiques ont pénétré en Norvège et occupé le port de Kirkenes, à l'entrée du fjord de Varanger.

— En Prusse orientale, les forces blindées soviétiques ont franchi la frontière au nord et au sud de la ligne Kovno-Koenigsberg et occupé plusieurs centres importants, dont Stalluponen et Goldap.

En dépit de furieuses contre-attaques allemandes, des éléments avancés soviétiques auraient atteint la rivière Angerapp, entre les lacs Masurenland et Insterburg et une violente bataille de chars se déroulait aux approches immédiats de cet important centre ferroviaire.

Sur la frontière nord de la Prusse, la rive droite du Niémen a été entièrement dégagée jusqu'à l'embouchure du fleuve, et la ville de Tilsitt a été atteinte en fin de semaine.

Seuls, la ville et le port de Memel restent aux mains des Allemands sur les arrières de ce front.

— En Tchécoslovaquie, après avoir franchi les cols des Karpathes occidentales l'armée du général Petrov a progressé le long des pentes méridionales de la chaîne et occupé les centres industriels de Munkacevo et de Uzghorod, sur les voies ferrées et route menant à Budapest, atteignant ainsi les abords septentrionaux de la vaste plaine de l'Europe centrale.

— En Hongrie, le centre de résistance allemand de Debreczen est tombé aux mains des forces du général Malinovsky, après une semaine de combats de chars.

Poursuivant leur avance, les forces russes ont occupé la ville de Nyiregyhazab, à 50 kilomètres plus au nord, et atteint la Tisza dans ce même secteur.

— En Slovénie, les forces soviétiques ont occupé la plaine de la Bacska, située entre la Tisza et le Danube, au sud-ouest de Szegedin, et menacent maintenant le flanc droit de l'armée allemande opérant au sud de Budapest, le long de la rive est du Danube.

Les centres ferroviaires de Sombor et de Baja ont été occupés au cours de cette avance.

— En Serbie, la chute de Belgrade a achevé l'encerclement d'un groupe de 27 000 Allemands au sud-est de la capitale.

Développant leur offensive vers l'ouest, les forces russes, yougoslaves et roumaines ont atteint Sabac, sur la rivière Save, affluent du Danube.

Au sud de Belgrade, le centre industriel de Kragujevac a été occupé par l'armée du maréchal Tito.

Europe méridionale.

— En Italie, des progrès sensibles ont été effectués par les forces britanniques de la VIII^e Armée, opérant le long de la côte Adriatique.

Partant de la ville côtière de Bellaria, les troupes alliées ont occupé les villes de Cesenatico et de Cervia et occupé toute la région située au sud du fleuve Savio.

Sur la route Bologne-Rimini, les Alliés, partant de Cesena, ont progressé en direction de Forlì, devant une violente résistance allemande.

Aucune nouvelle avance n'a été effectuée le long de la route Florence-Bologne.

— En Grèce, les forces britanniques ont poursuivi leur avance derrière les forces allemandes en retraite.

La ville de Lamia, sur la ligne Athènes-Salonique, a été occupée sans combats.

Dans la partie nord de la mer Egée, des détachements terrestres de la Marine britannique ont effectué un débarquement sur l'île Lemnos, qui commande l'entrée des Dardanelles.

Europe occidentale.

— En Hollande, à l'embouchure de l'Escaut, les forces canadiennes poursuivent le nettoyage des positions allemandes établies le long de la côte sud et qui barrent l'accès au port d'Anvers.

Le port de Breskens, situé en face de Flessingue, a été occupé, ainsi que les batteries côtières allemandes établies plus à l'ouest.

Au nord d'Anvers, les forces alliées ont débarqué sur

la côte sud de l'île Zuid-Beveland, où elles ont occupé le village de Rilland.

A l'ouest du saillant de Nimègue, les forces britanniques ont déclenché une nouvelle offensive contre les centres de communication de Bois-le-Duc et de Tilburg.

Partant de Oss, Veghel et Best, les Alliés se sont emparés des centres routiers de Boxtel et de Vught et ont pénétré dans les faubourgs de leurs objectifs.

— En France, aucun changement ne s'est produit dans la partie du front s'étendant de Thionville à Nancy. Des combats de rue se poursuivent dans Maisière-les-Mets, à 10 kilomètres au nord de Metz.

Dans le secteur d'Epinal, des détachements américains ont progressé en direction de Saint-Dié et traversé la rivière Mortagne.

EN FRANCE

Division de la France en deux zones.

Paris, 22 octobre. — Selon un accord conclu entre le commandement allié et le gouvernement provisoire, la France a été divisée en deux zones au point de vue administratif. La ligne de démarcation passe par Boulogne, les Ardennes, Nancy, la vallée du Rhône et Marseille. La zone située à l'est de cette ligne est classée « zone d'armée » et maintenue sous l'autorité du commandement allié. Dans la zone située à l'ouest, le Gouvernement provisoire pourra prendre toutes décisions.

Ecole de Saint-Cyr.

Paris, 19 octobre. — L'Ecole spéciale militaire de Saint-Cyr, qui était utilisée comme magasin de matériel par l'armée d'occupation, a été très gravement endommagée par les bombardements alliés avant la libération. Aucune des constructions de l'Ecole n'est intacte. La célèbre porte a été touchée de plein fouet par une bombe. Un immense cratère s'ouvre au milieu de la cour Wagram et les bâtiments situés autour sont partiellement effondrés. La chapelle est éventrée. La Grande Carrière est bouleversée. La Petite Carrière est moins abîmée. Les bombes ont écrasé le bâtiment où étaient rangés les canons de tous modèles. Le Mur de Pékin s'est écroulé au centre.

Le Centenaire de Sarah Bernhardt.

Paris, 22 octobre. — Il y a cent ans, naissait à Paris celle qui allait devenir l'artiste la plus accomplie, la tragédienne la plus prestigieuse : Sarah Bernhardt. Cet anniversaire, un groupe de jeunes acteurs se prépare à le célébrer. Quelle carrière extraordinaire que celle de Rosine Bernhardt qui, dédaignant le Conservatoire, connu dès ses débuts un succès qui devint mondial ! Vieillesse, amputée d'une jambe, obligée de se faire transporter pour entrer en scène, elle gardait un tel dynamisme dans le jeu que de l'aveu même de ses camarades, dès qu'elle paraissait, personne n'existait plus autour d'elle. Elle dut surtout sa célébrité populaire à l'interprétation de *Théodora* et de *Princesse Loïtaine*, de *Hamlet* et de *l'Aiglon*, où elle rencontra un partenaire digne d'elle comme Lucien Guitry.

Le Centenaire de Branly.

Paris, 23 octobre. — Le grand savant Branly naquit voici cent ans, le 23 octobre 1844, à Amiens. La modestie fut la caractéristique de cet homme universel. Il la pratiquait en tout. Lorsque, en novembre 1890, il eut enfin la certitude d'avoir découvert le radio-conducteur, principe de la T.S.F., Edouard Branly rentra à sa maison familiale, un peu plus joyeux que d'ordinaire. Sa découverte, cause de sa joie, il l'annonça comme il aurait fait un beau cadeau capable de causer un grand plaisir à sa femme ou à son enfant. Avec un désintéressement complet, Edouard Branly ne chercha jamais à tirer un profit matériel personnel de ses découvertes. Il aimait la science pour elle-même. Il travailla dans trois laboratoires. D'abord dans un très modeste local, puis dans

les installations modernes de l'Institut Catholique, qu'il ne voulut jamais quitter. Au lendemain de sa mort, son préparateur rouvrit seul son laboratoire : ce fut pour retirer le crucifix qui surmontait l'extrémité de la table. Ce crucifix, l'inventeur de la T.S.F. avait demandé qu'il fût placé sur son lit de mort.

L'aviation civile.

Paris, 23 octobre. — Une Conférence internationale de l'Aviation civile se tiendra à Chicago, à partir du 1^{er} novembre 1944. On apprend que la délégation représentant la France à cette Conférence sera conduite par M. Max Hymans.

Le ravitaillement.

Paris, 23 octobre. — Les colonies prennent leurs dispositions pour ravitailler la Métropole dès que les circonstances permettront les transports. On signale que l'Afrique occidentale a d'ores et déjà constitué les stocks suivants à cette fin : 17.500 tonnes d'huile d'arachide, 20.000 tonnes de café, 170.000 tonnes de cacao.

Reconnaissance du G. P. R. F.

Londres, 23 octobre. — On annonce officiellement que la Grande-Bretagne, les Etats-Unis, l'U.R.S.S., le Canada et l'Australie viennent de reconnaître l'administration du général de Gaulle, comme Gouvernement provisoire de la France.

Paris, 24 octobre. — Première conséquence de cette reconnaissance : la France va pouvoir prochainement disposer de ses avoirs qui se trouvaient gelés aux Etats-Unis depuis 1940. Ces avoirs sont estimés à 50 milliards de francs.

Les moyens de communications.

Paris, 26 octobre. — La rupture des transports des voies de communications reste une des difficultés principales à la fois pour le ravitaillement et l'industrie.

Les dommages causés aux systèmes postal, télégraphique et téléphonique sont estimés à environ six milliards de francs. L'on estime entre 2.000 et 3.000 le nombre de ponts qui ont été détruits.

A TRAVERS LA PRESSE INDOCHINOISE

Des mots qui furent des hommes.

« Des mots qui furent des hommes » ? Oui, il est dans notre vocabulaire de tous les jours, des mots qui ne furent pas toujours de simples mots, des mots qui ont été des noms, et même des noms propres d'être humains, des mots qui ont leurs lettres d'humanité, comme quelqu'un a ses lettres de noblesse.

A tout seigneur, tout honneur : commençons par messieurs les savants.

André-Marie Ampère (1775-1836), philosophe, mathématicien et savant célèbre, auteur des *Considérations sur la théorie mathématique du jeu* et d'un *Essai sur la philosophie des sciences*, donna son nom à « l'ampère », unité d'intensité des courants électriques.

Rappelons que l'ampère est, plus précisément, « l'intensité d'un courant qui dériverait l'unité pratique de quantité (ou « coulomb ») à la seconde ». Il donna également son nom à l'« ampère-heure », autre unité électrique, et à un appareil, l'« ampère-mètre ». Ampère fut, dit-on, aussi célèbre par ses distractions que par ses découvertes et on conte, à ce sujet, qu'un jour le grand savant, après avoir longuement observé une pierre trouvée sur son chemin s'avisait de regarder l'heure à sa montre ; puis, voyant qu'il était en retard pour son cours de l'Ecole Polytechnique, il mit la pierre dans son gousset en place de sa montre qu'il envoya par-dessus le parapet du pont des Arts.

L'appareil télégraphique électrique fut inventé par l'Américain Samuel Finlay Bessée Morse (1791-1872) ; cet appareil se composait essentiellement d'un « manipulateur » et d'un « récepteur » ; Morse inventa, également, à l'usage de l'appareil, un alphabet spécial, très ingénieux. Appareil et alphabet prirent le nom de leur inventeur qui — détail curieux — fut avant tout un peintre ; la science ne fut pour Morse qu'un « violon d'Ingres » et, vers la fin de sa vie, il s'empressa de reprendre le pinceau, en Amérique sur les bords de l'Hudson.

Alexandre Volta (1745-1827), physicien italien, auteur de *Lettres et de Mémoires de génie*, inventa une pile, appelée, plus tard, pile « Volta » ; du nom même du savant. Volta découvrit la pile en 1800 à la suite de recherches assidues sur « la singulière observation, faite par Galvani, des mouvements excités dans les membres d'une grenouille dépouillée par l'intermédiaire d'un arc métallique entre deux parties différentes du tronc ». On lui doit, « l'électrophore », « le condensateur », « l'audiomètre », etc...

Mais les mots de notre langue, empruntés aux noms patronymiques de savants, sont innombrables et un volume n'y suffirait pas. Par contre, il conviendrait de faire une place de choix aux mots, également très nombreux, provenant d'hommes moins illustres, et qui se distinguèrent par des inventions ou des dons, lesquels, pour être moins géniaux que ceux des précédents, n'en furent (et n'en sont encore aujourd'hui) pas moins fort utiles à leurs contemporains et suivants.

Dans cet ordre d'idées, sir Richard Wallace (1818-1890) philanthrope anglais, eut la bonne inspiration de doter Paris de cent fontaines à boire, dites « fontaines Wallace », dont le modèle fut exécuté par le statuaire Charles Lebourg.

La poubelle fut, sinon inventée, du moins imposée aux propriétaires parisiens par Eugène-René Poubelle (1831-1907), préfet de la Seine : chaque immeuble dut être muni d'une boîte métallique, de forme variable, pour les ordures ménagères. Gageons que ce haut fonctionnaire (et ses descendants) ne durent être qu'à moitié satisfaits de l'usage fait de leur nom par le public d'alors !

C'est un sieur Maillot, si l'on en croit les *Mémoires de Talma*, qui eut l'idée de cette espèce de pantalon collant ou caleçon, dit « maillot », pour la grande colère de Jean-Jacques Rousseau, lequel multiplia, on s'en souvient, les attaques les plus véhémentes contre l'emploi de ce vêtement en France, emploi abusif, selon lui.

François Mansart (1598-1662), architecte parisien, bâtit, le premier, une pièce sous les toits, appelée « mansarde » peu après. Il est à noter, cependant, que Pierre Lescot avait employé au Louvre, cent ans auparavant, des combles brisés, tout à fait assimilables à la « mansarde » de François Mansart. Nil novi sub sole !

Le substantif « nicotine » dérive directement de Nicot (Jean), (1530 (?) - 1600), diplomate et érudit français. Il rapporta du Portugal, fuma le premier et propagea, en France, le tabac auquel il attribuait des vertus curatives (très controversées aujourd'hui !). Les fumeurs invétérés ne se doutent pas qu'ils doivent leur vice à la curiosité érudite d'un diplomate.

Contrairement à une opinion répandue, ce ne fut pas Joseph-Ignace Guillotin (1738-1814), médecin et homme politique français, qui inventa la « guillotine » (la « veuve », selon l'image sinistrement savoureuse de Pargol). Guillotin, membre du Rassemblement

National, ne fit que demander, en 1789, l'égalité devant le bourreau, c'est-à-dire un genre de supplice unique pour tous ; l'Assemblée admit le principe de la décapitation et choisit (1792) la « guillotine », au grand chagrin de Guillotin, navré de voir son nom donné à un instrument de supplice. La « guillotine » fut inventée, en réalité, par le directeur Louis, secrétaire du collège des Chirurgiens.

Parfois, l'origine de certains vocables est fort plaisante ou du moins, inattendue. L'expression « boycotter », par exemple, naquit à la faveur d'un incident entre un certain James Boycott, intendant de son métier, et le personnel de la ferme qu'il dirigeait.

Le mot « pipelet » a passé, depuis longtemps, dans la langue populaire pour désigner un portier, un concierge. « Pipelet » n'est autre qu'un personnage des Mystères de Paris, le célèbre roman d'Eugène Sue ; il figure un portier, dans un quartier populaire.

Lord Sandwich avait la passion du jeu si ancrée en lui que, ne voulant, à aucun prix, interrompre, ne fût-ce qu'un instant, sa partie, il se faisait servir des « sandwiches ». On attribue également à Châteaubriand la paternité du « Châteaubriant aux pommes ».

Quant aux « Gobelins », ils tirent leur origine du patronyme de Jean Gobelin, teinturier français qui fonda, avec sa famille, une manufacture de teinture et de tapisseries, à Paris.

Pour clore cette chronique, nous signalerons aux lecteurs que le véritable inventeur des « vespasiennes » ne fut pas, comme on le croit communément, Titus Flavius Vespasianus, empereur romain : Vespasien se borna à mettre un impôt sur les latrines, commentant cet acte par son « l'argent n'a pas d'odeur » ; les vespasiennes furent aménagées vers le milieu du siècle dernier, sur l'ordre du préfet Rambuteau, dont elles portèrent quelque temps le nom (« colonnes Rambuteau »). La paternité d'une initiative a, on l'a déjà vu pour Guillotin, des conséquences parfois regrettables !

(IMPARTIAL, 16-10-44.)

L'aviation lutte contre les coulées volcaniques. (1)

Des avions viennent d'être employés efficacement pour contrarier l'action et pallier les effets d'un volcan en éruption.

Les Américains poursuivent dans l'archipel des îles Hawaï (Pacifique) l'étude méthodique des éruptions volcaniques, l'établissement des statistiques des tremblements de terre, le tracé des coulées de laves, la chronologie sismique, etc., pour permettre à l'institut sismologique de suivre et de prédire les secousses du sol et les manifestations volcaniques.

C'est ainsi qu'il a pu prédire les manifestations du cratère de Mauna Loa deux ans à l'avance et en indiquer les caractéristiques. Après une série de huit tremblements de terre espacés de trois mois, la coulée de lave prédite se produisit le 21 novembre 1935. Après avoir parcouru 13 kilomètres dans la direction du nord, ce flot de lave s'arrêtait brusquement, le 27 novembre. Mais, le lendemain même, une nouvelle coulée de lave s'amorçait à 16 kilomètres nord-est du cratère, et, le 22 décembre, après avoir parcouru déjà 24 kilomètres, le flot changeait de route et se dirigeait vers Hilo, dont il n'était séparé que par une trentaine de kilomètres.

La situation devenait sérieuse et, bien qu'on eût tout le temps d'évacuer la population du port, on n'envisageait pas sans appréhension les dégâts que cette coulée de lave provoquerait en traversant la région la plus fertile de l'île. Alors intervint l'aviation dans les conditions suivantes : la lave ayant changé d'aspect depuis le début de l'éruption et pris l'aspect vitreux, est alors caractérisée par une sorte de croûte étonnante au gaz sous-jacent et se comporte comme un isolant thermique.

Si on perce dès lors la croûte (à l'origine de la lave vitreuse) on détruit cet équilibre thermique. Ce résultat fut atteint au moyen de bombes lancées par avion (20 projectiles de 136 kilos) d'une hauteur de 1.200 mètres environ : la croûte crevée, la pression gazeuse n'accomplissant plus son rôle propulseur, le torrent de lave s'arrête progressivement en moins de deux jours. L'expédition a coûté quelque 25.000 dollars, qui ont évité une catastrophe pour le port de Hilo et sa vallée fertile.

(COURRIER D'HAIPHONG, 27-10-44.)

(1) Ou : « De la seule utilisation raisonnable des armes à feu. »

LA VIE INDOCHINOISE

21 octobre.

Hanoi. — Le vendredi 20 octobre, M^{me} Paul Chauvet a visité la Maternité de l'hôpital René-Robin.

M^{me} Chauvet était accompagnée de M^{me} Guiriec.

23 octobre.

Saigon. — Se rendant à Phnom-penh pour y assister aux cérémonies du Tang-Toc, l'Amiral Decoux est passé par les provinces de l'Ouest cochinchinois et par Kep, où il est arrivé dans la soirée du 21 octobre. Le 22, le Chef de la Fédération a visité dans cette station balnéaire la Cité Sihanouk, ensemble de neuf chalets de repos construits par le royaume sur le même plan et dans le même esprit que ceux de la cité Jean-Decoux, à Dalat.

Dans la soirée de dimanche à Phnom-penh, S. M. le roi du Cambodge a donné en l'honneur de l'Amiral un dîner officiel auquel avaient été conviées les principales personnalités du Protectorat et du Gouvernement cambodgien.

Le 23 octobre, jour anniversaire de S. M. Norodom Sihanouk, avait été organisé à Phnom-penh, selon une tradition maintenant bien établie, un grand rassemblement de jeunesse. Quinze mille membres, des mouvements sports-jeunesse du Cambodge étaient groupés devant le palais dans un ordre impeccable, au moment où l'Amiral, le Résident Supérieur et les suites sont arrivés et ont été reçus par Sa Majesté, entourée des

membres de Son cabinet et de LL. EE. les ministres, ainsi que par le général Noël, commandant la brigade, et le commandant Ducoroy, Commissaire général à l'éducation physique, aux sports et à la jeunesse.

Le cortège officiel auquel s'étaient joints les chefs Vincent, chef Service local sports-jeunesse, et Gann, chef des Yuvan, passa devant le front des compagnons, des sections de rassemblement et des scouts.

A la demande du souverain, l'Amiral remit au chef Vincent la médaille de vermeil du nouvel ordre sportif du royaume « Kemara Kelarit », puis procéda à une remise de fanions.

Lorsque toute cette jeunesse massée sur l'esplanade eut chanté avec ferveur la Marseillaise et l'hymne royal cambodgien, un magnifique défilé commença, qui devait durer plus d'une heure et qui, à nouveau, démontra de la manière la plus éclatante à quel point les mouvements de jeunesse ont aujourd'hui conquis en profondeur la population khmère.

Avant de prendre congé de Sa Majesté, l'Amiral a été reçu solennellement avec Elle au Foyer khmère.

Il consacra le reste de la matinée à diverses visites : Maison de l'Information, sous la conduite du colonel Noël, chef du service local I. P. P., où se trouve actuellement une exposition des œuvres récentes du peintre Rollet ; musée Albert-Sarraut, où le conservateur, M. Dupont, secrétaire général de l'Institut bouddhique, lui montra les premiers objets rapportés des fouilles

d'Angkorhorey ; l'Ecole des arts, enfin, où M. Deleusse, chef du Service de l'Enseignement, et M. Rollet, directeur de l'Ecole, lui ont exposé les premiers et remarquables résultats obtenus depuis sa réorganisation par les nouvelles directives données à cet établissement dans le sens d'une coordination des travaux traditionnels cambodgiens.

Le Gouverneur Général a quitté Phnom-penh au début de l'après-midi.

25 octobre.

Hanoi. — L'Amiral Decoux, Gouverneur Général de l'Indochine a adressé, hier le télégramme suivant à M. le Résident Supérieur au Cambodge :

Dès mon retour de la tournée que je viens d'effectuer avec vous au Cambodge, je tiens à vous exprimer toute ma satisfaction pour les résultats que j'ai constatés et qui démontrent de façon éclatante l'efficacité de l'action du Protectorat et du Gouvernement cambodgien œuvrant en commun dans une étroite et féconde collaboration.

La réunion à Phnom-penh de 15.000 membres des Associations de Jeunesse du royaume et leur défilé devant le Gouverneur Général et Sa Majesté ont été pour tous les assistants un spectacle des plus réconfortants. Des jeunes gens, en acclamant la France, l'Indochine française et le Cambodge, ont témoigné de la foi patriotique qui les anime et dans laquelle ils associent indissolublement leur grande et leur petite Patrie, la France, et leur Souverain.

J'ai été particulièrement heureux d'assister aux côtés de S. M. Norodom Sihanouk à cette grandiose manifestation et je vous serais reconnaissant de renouveler à Sa Majesté, avec mes vœux affectueux pour Son anniversaire, tous ceux que je forme pour la prospérité et le bonheur de Son Royaume et de Son Peuple.

Je tiens aussi à complimenter tous les collaborateurs du Protectorat et du Gouvernement Royal dont le dévouement éclairé et le zèle constant sous votre impulsion et celle du Gouvernement cambodgien ont permis d'obtenir cette action en profondeur sur les esprits et les cœurs. En liaison étroite avec le Commissaire général aux Sports et à la Jeunesse, le Chef Jeunesse du Cambodge, l'Administrateur Vincent, est à l'origine de ce magnifique succès. Il mérite des félicitations particulières que je vous prie de lui adresser de ma part.

Les autres visites que j'ai faites au cours de mon bref séjour m'ont permis de constater une fois de plus les progrès définitifs que le Cambodge a accomplis dans tous les domaines depuis que vous avez pris la direction du Protectorat. Je tiens à vous exprimer à nouveau ma satisfaction et à vous en remercier.

26 octobre.

Phan-thiét. — Le 26 octobre, à 17 heures, eut lieu à Muiné, sous la présidence du Commissaire général à l'Education Physique, aux Sports et à la Jeunesse, venant de Phnom-penh, l'inauguration d'un très beau stade qui porte le nom du commandant Ducoroy.

Après les hymnes nationaux chantés par les jeunes, divers exercices et jeux sportifs furent exécutés. Puis le Commissaire général exhorta la jeunesse de ce centre important à fréquenter assidûment ce terrain d'entraînement pour s'y développer physiquement et effectuer pour un but commun, dans un esprit d'équipe amical, le rapprochement social indispensable. Il fit partout acclamer la France et l'Annam. La médaille d'honneur du Commissariat fut remise au conseil des notables, au tri-phu et à diverses personnalités annamites et chinoises.

Le Commissaire général visita ensuite le Jardin potager, très bien organisé, et un camp de jeunesse que construisaient les sections provinciales de rassemblement.

A son départ, il félicita les dirigeants et exécutants et remit une coupe pour un challenge d'athlétisme à disputer trimestriellement par les jeunes de Binh-thuan.

27 octobre.

Hanoi. — Le Gouverneur Général, venant de Saigon, est arrivé aujourd'hui à Hanoi, où il a été accueilli par le Général de corps d'armée Aymé, Commandant supérieur des Troupes du Groupe de l'Indochine ; par

M. Jean Cousin, Secrétaire général, et par le Résident Supérieur au Tonkin, M. Paul Chauvet, entourés des principaux chefs de service et notabilités présents dans la capitale du Nord.

A son passage à Hué, le Chef de la Fédération a rendu visite à S. M. l'Empereur d'Annam. Il s'est entretenu avec LL. EE. les ministres du Gouvernement annamite, et a conféré longuement avec le Résident Supérieur, M. Jean Haelewyn.

— Au nombre des publications dont la pénurie se fait le plus cruellement sentir à l'heure actuelle, figurent les dictionnaires de langues mortes indispensables à l'accomplissement des études classiques.

La Direction de l'Instruction Publique vient de donner satisfaction aux besoins les plus urgents en faisant rééditer à Hanoi le Dictionnaire latin-français du Baccalauréat, par Bornecque et Cauët (Librairie classique Eugène Belin).

L'Imprimerie Taupin, chargée de ce travail, a réussi à obtenir, par des procédés photographiques qui ont demandé environ 600 plaques, une reproduction qui, au cartonnage près, représente une répétition rigoureusement exacte de l'édition métropolitaine, appelée à rendre les plus grands services aux lycéens d'Indochine.

Phnom-penh. — Le Résident Supérieur au Cambodge a présenté à S. M. Norodom Sihanouk les vœux formés par le Chef de la Fédération, à l'occasion de la célébration du Tang-Toc. S. M. Sihanouk a prié le Résident Supérieur de transmettre à l'Amiral Decoux ses affectueux remerciements et a proclamé à nouveau l'union indissoluble du Cambodge et de la France ainsi que Sa foi dans les destinées des deux pays. Le matin du 25 octobre, a eu lieu à la Pagode d'Argent, la cérémonie de prestation de serment des nouveaux mandarins recrutés sur des bases nouvelles. Au cours de cette cérémonie solennelle, S. M. Sihanouk a prononcé en français une admirable allocution dans laquelle Elle a tracé aux nouveaux mandarins les devoirs que comporteront leurs fonctions et leur a recommandé en termes touchants d'aimer la France comme leur propre Patrie.

Naissances, Mariages, Décès...

NAISSANCES.

TONKIN

Guy, fils de M. et de M^{me} ARDUIN (20-10) ;
Jean, fils de M. et de M^{me} BOUCHETIL (22-10).

COCHINCHINE

Marie-Noëlle, fille de M. et de M^{me} CAZABONNE (14-10) ;
Marie-Jacques, fils de M. et de M^{me} DELACROIX ;
Georges, fils de M. et de M^{me} DAVID (25-10).

FIANÇAILLES.

TONKIN

M. Antoine BELGODÈRE avec M^{lle} Anna RIALAND ;
M. Corentin LE GOLF avec M^{lle} Paulette MARIN.

MARIAGES.

COCHINCHINE

M. Robert NGUYEN-VAN-THÉ avec M^{lle} Germaine LÉ-VAN-GIAP (28-10) ;
M. Marius ESPERINAS avec M^{lle} NGUYEN-THI-SEN, dite Sang (20-10) ;
M. Pierre ORLY avec M^{lle} Micheline BERGER (21-10).

CAMBODGE

M. Lionel LECAILLON avec M^{lle} Marguerite YOLLE (28-10).

DÉCÈS.

TONKIN

M. DANG-TINH (22-10) ;
 Anh Tuyêt, fille de M. et de M^{me} DAO-VAN-VINH (26-10) ;
 M. Joseph SIMONNET ;
 M. NGUYÊN-TRAN-MO (21-10) ;
 M^{me} CHUONG-VAN-VINH, née Dô-thi-Chi (29-10) ;
 M^{me} THAM-HOANG-TIN, née Vu-thi-Doan (27-10) ;
 M^{me} TRAN-THI-VAN (24-10).

COURRIER DE NOS LECTEURS

~ A VOUS QUI NOUS ENVOYEZ DES PETITS PROBLÈMES. — Merci. Mais songez que la revue n'est pas une revue pédagogique ; évitez les problèmes dont la solution purement mathématique relève du programme de la classe de

première ou de math'elem. Voyez-vous la réaction du potache à qui son père « collerait » chaque dimanche le problème d'Indochine à trouver à titre récréatif ?

Ah ! et puis envoyez-nous en même temps que l'énoncé de vos problèmes vos solutions. La rédaction de la revue, ne reculant, comme il convient, devant aucun sacrifice, a dû s'adjoindre une équipe de chercheurs qui constitue le « B.R.P.P.P.A. — le bureau de la recherche des petits problèmes posés par les abonnés » — (vous aviez déjà compris). Il n'y suffit plus... Pitié pour lui.

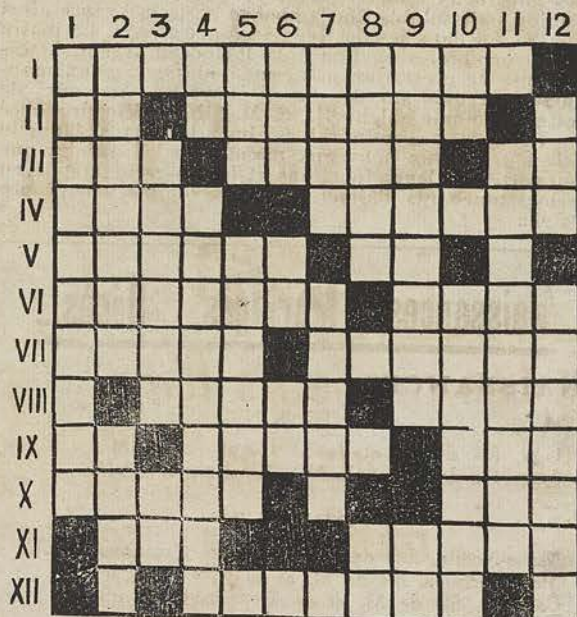
~ N.-V.-CH., QUANG-TRI. — Mais oui, cher lecteur, les œuvres primées du concours d'humour paraîtront. La rédaction de la revue a voulu mesurer la patience des lauréats. Ils ne protestent pas. C'est qu'ils ont vraiment le sens de l'humour.

~ P. N., SAIGON. — Vous avez jusqu'au 31 décembre 1944 pour déposer votre livre au dépôt légal et faire acte de candidature au « Prix littéraire d'Indochine ».

Les mots croisés d'INDOCHINE

Les mots croisés de A. Frévat.

N° 11.



Horizontalement.

- I. — Titre d'honneur d'un ustensile utilisé par des gens sans honneur.
- II. — Mobile souvent criminel — Plus douloureuse à arracher que des aveux.
- III. — Bénéfice d'un cambriolage — Dénégation — L'être trop souvent fait mal tourner.
- IV. — Spécialité dans l'art de soulager ses contemporains de leur porte-feuille — Certain fut témoin d'une exécution princière.
- V. — Qualifie l'aigrefin démasqué — Se retrouvent dans un pénitencier.
- VI. — Dédaigna passe-partout et chalumeau — Dans la désignation d'une institution redoutée des mauvais garçons.
- VII. — Anagramme d'une profession peu recommandable, assez répandue outre-Atlantique — Peut qualifier heureusement certain document judiciaire.

VIII. — Fit le procès de la mauvaise langue — Mieux vaut ne pas avoir de démêlés avec celui qui le garde (il en garde en réalité plusieurs).

IX. — Phonétiquement : malgré son œuvre maitresse, n'avait rien à voir avec la police — Certain, horaire, est historique — Vieux décapité.

X. — Redouté des criminels, outre-Manche — Excuse quand il est bon.

XI. — Fait faire souvent des bêtises — Surnom d'un aventurier sympathique et fictif.

XII. — Servait, jadis, à des explications sanglantes.

Verticalement.

1. — Dernier rendez-vous des truands parisiens.
2. — L'annonce du châtiment a souvent une influence sur sa position — Anagramme d'une « honnête » fripouille.
3. — Trafic coloré — Etape d'un voyage gratuit... et obligatoire (à l'envers).
4. — Remplace un affranchissement — Se fait en vue d'un mauvais coup.
5. — Lectrice mystérieuse — Lutte africaine.
6. — Certain fut longtemps mal fréquentée — Commencement d'ébriété — Supplice inachevé.
7. — Chef-lieu d'un pays visité parfois pour raison de « Santé » — N'est pas loin du revers.
8. — Prénom d'une femme d'esprit aux fréquentations distinguées — Au début d'une sentence.
9. — Pourchassaient le crime — Demi-dieu.
10. — Couvrent l'apparition du criminel (phonétiquement) — La justice, dit-on, y chômait.
11. — Revêtu par certains prisonniers.
12. — Instrument de travail du 1 du VII — Ce que fait le spécialiste du 1 du IV.

Solution des mots croisés de G. Rimant.

N° 7. — Cochinchine.

	1	2	3	4	5	6
1	E	F	F	O	R	T
2		R	I	R	E	
3	M	O	T	I	V	E
4	I	L		E	U	T
5	D	A	M	N	E	R
6	I		E	T		E

Vu pour autorisation d'imprimer (Arrêté n° 6921 du 2-10-42).

Le Gérant : PHAM-XY-HOAN.

Imprimerie G. TAUPIN ET C^o

COMPAGNIE DES EAUX ET D'ÉLECTRICITÉ DE L'INDOCHINE

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 95.000.000 DE FRANCS

Siège Social à PARIS : 62 bis, Av. d'Iéna, 16^e arrondissement

-:- Direction Générale à Saigon : 72, Rue Paul-Blanchy -:-

Usines Électriques à Saigon, Cholon, Phnompenh, Dalat

ÉTUDES, FOURNITURES ET MONTAGE

de toutes installations électriques particulières et industrielles, hydrauliques et frigorifiques

FOURNITURE, POSE ET RÉPARATION

de matériel d'éclairage électrique, ventilation, force motrice, etc...

Registre de Commerce Saigon N° 278

Une
beauté *Tanagra*

par

Tanagra-Grains de cristal, Poudre de Beauté.

Tanagra-Comète, Cosmétique pour les cils.

Tanagra-Enigme, Ombre pour les paupières.

Tanagra-Euphorie, Fard gras.

Tanagra-Caresse, Rouge à lèvres.

Vous serez plus ravissantes encore

SANTÉ — BEAUTÉ — CHARME

Au Cinéma

MAJESTIC

**SAIGON
HANOI**

Les meilleurs films
dans les
meilleures salles



GRACE À SON COQ DE COMBAT, XA
XÊ A DÉPOUILLÉ LY TOËT DE
TOUT L'ARGENT QUE CELUI CI AVAIT
GAGNÉ À LA LOTERIE INDOCHINOISE

